

1911

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Lundi 9 janvier 1911

Ma chère tante,

J'ai reçu le très joli cache-col que tu as eu l'amabilité de m'envoyer. Je l'inaugure ce soir même en allant à la Légation de France.

Les troubles du Nord ne sont toujours pas terminés. Les troupes fédérales sont entrées ce matin dans Ciudad Guerrero, centre de la révolte, il n'y a pas eu un coup de fusil tiré. Tous les révoltés s'étaient enfuis dans la montagne. C'est évidemment une belle victoire, mais nous ne sommes pas beaucoup plus avancés qu'hier.

Hector, mon nouveau cheval, est très doux, et nous faisons bon ménage ensemble.

J'abandonne l'école Berlitz dont j'étais resté depuis longtemps l'élève, pour échanger des leçons de français avec un professeur qui désire se perfectionner dans notre langue. Je lui causerai une heure en français et lui me parlera alternativement l'anglais et l'espagnol.

J'espère que tu as déjà reçu les petites cuillères que je t'ai envoyées. C'est du travail mexicain et même indien.

J'attends avec impatience la nouvelle de la naissance de mon neveu russe.

J'espère qu'à Paris vous ne souffrez pas trop du froid. Ici la température est très douce.

Je te prie, ma chère tante, de me rappeler au souvenir de tous et de croire à la bien vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à son frère Philippe

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Samedi 14 janvier 1911

Mon cher frère,

Je réponds à ta lettre du 30 décembre dans laquelle tu m'as rappelé fort à propos que je n'avais pas écrit depuis longtemps à tante Gustave. Je lui ai aussitôt envoyé une longue lettre et deux photos de notre dernière chasse au renard. Je tiens aussi à répondre en détails à une vieille lettre de toi du 20 novembre.

1° Situation politique au Mexique.

Elle est parfaitement calme à Mexico. Il y a une petite guerre civile dans le Nord, mais cela n'a aucune importance. Les troupes fédérales seront presque certainement les plus fortes. Ce qui est peut-être plus grave c'est l'hostilité de toute l'opinion publique contre l'actuel Vice-président. Je pense qu'il aura l'esprit de se retirer et le calme reviendra.

2° Travail aux bureaux de Capuchinas.

C'est un bureau commercial et financier qui est entièrement distinct de notre usine. Ce pourrait être presque deux compagnies différentes. Je m'occupe ici des cours des métaux précieux, de l'achat des barres, du calcul du contenu de ces barres, de la rédaction des liquidations et factures. C'est un métier commercial avec presque rien de technique. Je reçois tous les clients, les représentants de mines ou des fournisseurs de matériel et produits divers.

Nous avons aussi des rapports continuels avec le gouvernement fédéral soit pour les droits de timbre (nous payons comme impôts divers plus de deux millions de francs par an) soit avec la Monnaie qui reçoit la presque totalité de notre production ; elle n'achète pas toute notre production, mais elle la contrôle tout entière et de très près.

Pour que tu te rendes bien compte de mon travail, voici les affaires pendantes que j'aurai à régler la semaine prochaine :

1° Réformer notre contrat d'achat de force à la compagnie électrique de Mexico. Nous venons d'augmenter notre machinerie de 75 HP. Je vais tâcher d'obtenir un tarif plus bas.

2° Faire à Paris une commande spéciale de conducteurs en cuivre platiné pour électrolyse d'or (c'est une commande exceptionnelle et faite hors de la République, sans cela je ne m'en occuperais pas moi-même).

3° Régler la question de nos Calendriers réclames. Nous en avons une centaine, assez bien faits que je vais faire expédier à nos clients et distribuer aux personnes que nous avons intérêt à soigner.

4° Faire imprimer de nouveaux documents.

Au lieu d'être seulement acheteurs et affineurs de métaux précieux, je veux que nous soyons aussi considérés comme Essayeurs de Métaux et Minéraux. Il s'agit de conquérir la clientèle des petits mineurs qui ne possédant pas de laboratoire font essayer leurs minéraux en ville par des essayeurs quelconques.

Cela coûte 2 piastres pour faire l'essai d'or et d'argent. Mon truc est très simple : je fais payer 2 piastres et demie, c'est-à-dire sensiblement plus cher, et j'affirme (ce qui est la pure vérité) que nos essais sont meilleurs que partout ailleurs.

Résultat : Nous sommes débordés de demandes. Les clients tiennent beaucoup plus à l'exactitude qu'à l'économie.

Notre laboratoire est monté sur un tel pied que nous ne gagnerons pas d'argent à ce métier, mais c'est très utile pour nous faire connaître et pour habituer les mineurs à prendre le chemin de l'Afinadora.

5° Régler un différend avec la compagnie des transports par voitures. On nous a fait payer par erreur un prix trop élevé pour un transport de barres à la gare et il faut rentrer dans notre argent.

6° Dresser une statistique de nos factures dans les six derniers mois pour payer l'impôt au gouvernement.

Tu vois qu'il s'agit d'un travail varié et intelligent. La besogne matérielle est faite par mes employés mexicains, mais il faut leur indiquer très soigneusement leur travail point par point si l'on veut éviter les gaffes.

Ces dernières questions pendantes s'ajouteront naturellement à la besogne quotidienne : réception du courrier, envoi du courrier, rédaction des câbles, vérification des écritures, etc., etc.

3° Timbres du Centenaire :

Ils sont à peu près épuisés. Je tâcherai de t'envoyer encore le 1 et le 4. Je glisse dans cette lettre quelques timbres de possessions anglaises.

4° Réclame de Lanz :

On m'a donné un catalogue de locomobiles que je t'ai envoyé il y a déjà un mois. Mon patron dont t'a parlé, M. Ziégler, est sans doute le baron William d'Eichthal (gendre Mirabeau), c'est le président de notre Conseil d'Administration. Il est, je crois, ancien élève de l'école civile des Mines. C'est un homme encore jeune et capable.

Pour la pompe centrifuge dont tu t'occupes au Polytechnicum je me sens incapable de te donner aucun tuyau. Ce n'est pas ma partie. Le problème que tu as à résoudre me semble d'ailleurs ne présenter aucune difficulté particulière et tu dois le résoudre avec les seules connaissances de ton cours.

Je t'enverrai un de ces jours la photo de mon nouveau cheval Hector, 4 ans, jolie robe alezane, très doux, mais il ne sait absolument rien faire. Je le dresse chaque matin.

J'ai appris la naissance de Geneviève Weiller (6^e neveu ou nièce). J'ai été choisi comme parrain du troisième bébé de mon vieux camarade Cohen, ingénieur au gaz de la banlieue parisienne.

Au jour de l'an, j'ai été encore augmenté de 50 piastres. Cela fait que je gagne maintenant 1000 francs par mois. En juillet prochain pour le départ de M. Simonin je serai encore augmenté, et comme je toucherai

1° une participation aux bénéfices,

2° une gratification de fin d'année,

j'espère que l'année 1911 me rapportera de 15 à 20 000 francs. Tu vois que ça va bien, en attendant que ça aille mieux.

Je te quitte pour aller apprendre mon rôle : je joue la comédie à la Légation de France.

Tout à toi.

JTM

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Vendredi 27 janvier 1911

Ma chère tante,

Je suis bien content que mes petites cuillères t'aient fait plaisir. J'ai eu de la peine à en trouver plus de trois pareilles. J'ai fait fabriquer les autres. C'était dans un taudis infect qui ressemblait plus à une caverne de sorcières qu'à une bijouterie.

Ton cache-col m'est précieux, car ceux que je possédais étaient trop chauds, et comme la température est actuellement très douce, ton envoi est arrivé à propos.

J'ai eu le plaisir de voir dans les Lectures pour tous le nom de mon oncle Albert (numéro de janvier 1911). Ce sont des amis à moi qui l'avaient remarqué et qui me l'ont signalé).

Je t'envoie le programme de la comédie à laquelle j'ai assisté avant-hier. Tous les acteurs étaient Mexicains ou tout au moins nés au Mexique. Ce sont les élèves des Pères Maristes qui ont créé ici un collège très florissant.

J'étais dans la salle entourée par une bande de petits Mexicains de 10 à 15 ans qui parlaient tous très bien notre langue, avec un léger accent assez agréable. Puissent-ils prendre notre génie latin et résister ainsi à l'invasion des Barbares du Nord. (C'est ainsi que nous désignons ici les Yankees).

J'ai été bien content d'apprendre la mise au tableau de Pierre. La carrière militaire est bien lente !

Nous répétons à force nos comédies pour les jouer le 5 février à la Légation. Je joue le rôle de Noël dans l'été de la Saint-Martin (Meilhac et Halévy). J'ai pour femme (dans la comédie ! ! !) la plus ravissante jeune fille de la colonie française.

Je continue avec succès (jusqu'à ce jour) le dressage d'Hector. Meilleur souvenir pour tous. Ton filleul dévoué.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Vendredi 24 février 1911

Ma chère tante,

Notre situation industrielle est toujours florissante, malgré le déplorable état politique de tout le pays. Ce qu'il y a de plus remarquable c'est l'insouciance générale. Personne ne s'inquiète. Il y a des faillites continuelles. La guerre civile désole une grande partie du territoire. Les banques ne prêtent plus d'argent, même à des taux usuraires, et pendant ce temps-là on joue la comédie, on organise des semaines d'aviation, on offre des banquets à des hommes politiques qu'on considère comme des héros et qui dans quelques mois (ou quelques semaines) seront fusillés par les rebelles victorieux, avec l'approbation générale du public.

Car c'est au Mexique une règle absolue : les vainqueurs ont toujours raison. Les vaincus toujours tort. C'est très simple. On est toujours du côté du manche. Il existe un peu de flottement aujourd'hui dans l'opinion publique. Cela provient de ce qu'on ne peut plus distinguer de quel côté est le manche.

Je t'envoie le programme de la petite fête de demain soir. On écrit Le Rêve de Guérin pour Le Rêve de des Grioux. Mais il ne faut pas être trop exigeant. L'orthographe et la littérature sont des articles de luxe difficiles à rencontrer à Mexico. Quand on trouve des gens francs et honnêtes, comme c'est le cas à l'Amicale française, patronage de jeunes employés, il ne faut pas en demander davantage.

Je te prie, ma chère tante, de me rappeler au souvenir de tous. Si la situation s'aggrave, ne vous inquiétez pas trop sur mon sort. Je câble presque tous les jours à M. Derbanne, qui par conséquent connaît très bien notre situation. Ton neveu dévoué

Jean TM

Lettre de Jean TM à sa cousine Antoinette Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Lundi 6 mars 1911

Ma chère Antoinette,

En réponse à ta bonne lettre du 17 février, je vais te raconter brièvement ma promenade d'hier.

J'ai découvert les pyramides de San Juan Teotihuacán. Elles sont du reste parfaitement visibles à l'œil nu. L'une a 70 m de haut et l'autre environ 50 m. C'est à une heure de Mexico en chemin de fer et je suis honteux de n'avoir pas fait plus tôt cette excursion.

Il y a là toute une ville disparue. Deux pyramides que l'Égypte envierait, une voie sacrée de trente mètres de large et de 1200 mètres de long, une citadelle imposante.

À première vue on ne distingue que des monticules envahis par la végétation, mais en regardant de plus près on comprend la disposition des lieux.

C'est un Français, Désiré Charnay, qui fit les premiers travaux, découvrit tout le rez-de-chaussée d'une vaste habitation. Actuellement le gouvernement fédéral a retapé presque complètement la grande pyramide et on a fait des fouilles très intéressantes dans la voie sacrée.

Il y a là certainement plus de 100 palais enfouis sous la terre. Deux seulement sont déblayés et ils sont très curieux à visiter. Un détail fort remarquable est que les tuyaux de métal étant inconnus, l'eau circulait dans les pièces par de grandes rigoles.

J'ai acheté à des gamins toute sorte de souvenirs, des flèches en obsidienne, des têtes d'idole, un tout petit bijou, probablement boucle d'oreille qui a dû orner la figure de quelques charmantes Toltèques d'il y a 20 ou 30 siècles. Il a dû être porté de longues années, car l'opale est usée sur un côté. J'ai rapporté les débris d'un vase extrêmement curieux : il est orné de têtes grimaçantes et j'espère, en recollant les pièces, le rendre à peu près présentable.

On m'a aussi vendu la figurine d'une divinité. Mais cette statuette est si bien conservée qu'il m'est venu des doutes sur son authenticité. Après enquête je crois pouvoir la considérer comme vraie. Les antiquités sont si nombreuses (il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser) qu'il coûterait trop cher d'en fabriquer d'artificielles.

On a fait des moules pour reproduire les plus belles pièces du Musée National, mais mon petit dieu, si laid qu'il soit, ne mériterait pas les honneurs d'un moule.

Ce qui m'a le plus impressionné après la Pyramide, c'est la citadelle. C'est un vrai camp retranché avec de forts bastions, au centre il y a une vraie colline de débris qui sont probablement les restes d'un donjon colossal. Personne n'y a touché. C'était déjà des ruines quand Cortez a conquis le Mexique. On ne sait pas depuis combien de siècles s'est endormie la cité qui vivait au pied des pyramides. Actuellement c'est un désert, il y a tout juste une petite maison pour le directeur des travaux, un musée intéressant et le poste où vivent une demi-douzaine de soldats fédéraux. Car on garde militairement les pyramides !!!

À mon avis c'est fort bien compris ; il y a tellement de gringos (Américains) dans ce pays-ci, qu'ils enlèveraient toutes les antiquités, pierre par pierre, si on les laissait faire.

Je ne sais pas ce que l'on dit dans les journaux en France sur le Mexique. Ici tous les journaux indépendants ont été fermés. Nous n'avons plus, pour ainsi dire, aucune nouvelle. Il est facile de deviner que la moitié de la République est en rébellion, mais les détails manquent. La situation va en s'aggravant chaque jour et une solution pacifique est de moins en moins probable.

C'est terrible à penser. Depuis trente ans ce pays s'était civilisé, mais il est menacé de retomber dans l'anarchie, au rang du Venezuela. Toute industrie y deviendrait impossible. Il ne nous resterait plus qu'à faire nos malles si encore on nous laissait le temps de faire nos malles. Est-ce que Mexico aurait le même sort que San Juan Teotihuacán ? Et cette riche et brillante capitale serait-elle destinée à redevenir un désert où on chercherait péniblement les ruines de l'Afinadora ?

Ce qu'il y a de sûr c'est que je renouvelle ma provision de cartouches, j'achète un paquet de pansements antiseptiques, je me débarrasse des billets de banque et je mets soigneusement de côté les pièces d'or et d'argent. Le métal étant toujours préféré en temps de troubles.

On attend comme un sauveur le ministre Limantour qui doit arriver ici dans une dizaine de jours. On espère qu'il aura assez d'autorité sur ses collègues et sur le Président pour imposer les réformes nécessaires et éviter l'effusion prolongée du sang. Il sera là dans 10 jours. Mais d'ici là tout aura peut-être cassé !

Au reste, ne crois pas que nous vivions dans l'angoisse et la désolation ! Au contraire, tout le monde est gai. Ce soir je passe la soirée chez de bons amis. On rira tant qu'on pourra. Demain nous répétons Le Cœur a ses raisons (de Flers et Cartlanet). Je joue le rôle de Lucien. Après-demain bal au Cercle français (en l'honneur des 22 officiers de l'escadre française).

C'est le cas de dire que l'on danse sur un volcan. Rappelle-moi au souvenir de tous. Ton cousin dévoué.

Jean Tommy Martin

(Ajouté par JTM quelques années plus tard : On pense que les Toltèques ont disparu à peu près au temps de Charlemagne. C'est la découverte du pulque, boisson alcoolisée provenant des agaves, qui aurait détruit en très peu d'années toute l'élite toltèque. Ils n'auraient pas été vaincus sur un champ de bataille, mais ils se seraient annihilés dans une soulographie générale).

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Dimanche 19 mars 1911

Ma chère tante,

Je t'écris ce matin dimanche de mon bureau de Capuchinas où je suis venu faire un tour après quatre jours d'absence. C'est la première fois depuis que je suis au Mexique que j'ai été malade. J'ai eu un très fort commencement de dysenterie avec de telles pertes de sang que le médecin m'a immédiatement mis au lit et au lait. En trois jours j'ai été guéri, mais je reste très faible et avec une démarche hésitante.

Je n'ai pas été abandonné par mes amis. J'ai eu tous les jours des visites et le docteur Cornillon (un ancien du Boléo) m'a soigné avec tant d'amabilité que pour lui témoigner toute ma confiance et ma reconnaissance je lui ai confié ce matin « Hector » mon jeune cheval, avec lequel il est en train de faire une jolie promenade dans la banlieue.

Pour moi je ne me remettrai à l'équitation que dans quelques jours quand toutes les forces me seront revenues.

Il semble sérieusement que le gouvernement va enfin se décider à faire les réformes demandées. C'est le ministre Limantour, qui revient de France aujourd'hui, qui entreprendrait les réformes. Cela calmera en peu de temps les révolutionnaires et ce jeune et beau pays pourrait reprendre sa marche progressive sans inquiétude. Nous l'aurons échappé belle.

Rappelle-moi, ma chère tante, au souvenir de tous et crois à la bien vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à son beau-frère Louis J.N

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Samedi 25 mars 1911
(Jour férié à Mexico. Incarnation)

Mon cher frère,

Je voulais depuis longtemps rédiger un récit un peu complet de ma promenade au Popocatepetl. Mais je vois que ce n'est pas possible. Je n'ai pas assez de temps libre à moi. Je t'envoie seulement la série des photos numérotées avec quelques mots d'explications au dos.

Il s'est fait hier une grande révolution pacifique à Mexico. Le ministère a présenté sa démission. Il serait plus exact de dire que Limantour, ministre des Finances, a démissionné ses collègues, et il va reformer un nouveau ministère où il prendra probablement le portefeuille des affaires étrangères. On dit... on dit beaucoup de choses. Ce qui est certain c'est qu'il y a une détente dans l'opinion publique.

On ne sait pas quelle sera la politique du nouveau gouvernement, mais on est prêt à lui faire crédit. Il y a un détail tout à fait remarquable. Dans les dix dernières années, il avait été question à plusieurs reprises de Limantour comme président éventuel, et il rencontrait une très grande opposition à cause de son origine étrangère. Il est fils de Français et de Française. Actuellement personne ne lui reproche son origine. Il y a quasi unanimité à remettre entre ses mains le sort de la patrie mexicaine. Peu importe le titre qu'il aura, qu'il soit président de la République, ou vice-président, ou simplement chef de cabinet. Il est certain que c'est entre ses mains que repose actuellement le salut du Mexique.

Il est juste de dire qu'il a infiniment plus de valeur que tous ses collègues réunis. Il est aussi beaucoup plus jeune (une soixantaine d'années. On dit 56 ?).

La guerre civile continue dans les mêmes conditions depuis trois ou quatre mois. Elle fait infiniment moins de victimes qu'une guerre équivalente en Europe. Mais elle n'en reste pas moins très grave dans tout le nord de la République.

Ce qui est plus grave encore c'est le banditisme endormi depuis plus de 20 ou 30 ans, il se réveille et apparaît partout. On est obligé de donner une escorte militaire aux trains. Sur certaines lignes ils circulent seulement de jour (sans compter les lignes immobilisées parce qu'on a détruit les ponts).

Comme le Mexique est un pays de mines, il y a partout de la dynamite et sous de fallacieux prétextes politiques, toutes sortes de malandrins jouent avec ces explosifs. Ils s'attaquent de préférence aux ponts de chemin de fer.

Malgré la loi martiale récemment votée, leur audace redouble. Avant-hier soir à 5 km ! de Mexico une bande armée a attaqué une hacienda. On a pillé les magasins et assassiné les Espagnols qui dirigent l'établissement. Il y avait peut-être là une vengeance personnelle à satisfaire, mais tout de même cela passe les limites permises dans un pays civilisé.

Il y a enfin une chose bien plus grave encore c'est la mobilisation américaine derrière la frontière. Les grandes manœuvres ne sont qu'un prétexte. J'ai peur que tout cela finisse mal.

Très certainement si un seul soldat américain passe la frontière, il n'y aura plus un seul rebelle au Mexique. Tous marcheront comme un seul homme contre les gringos détestés. Ici en ville il y aurait certainement des désordres, on ne se contenterait plus de casser les vitres de quelques magasins yankees.

L'horizon est assez noir et cela arrive juste au moment où l'Afinadora vient de doubler sa production. Jamais aucun mois n'avait été aussi brillant que l'actuel mois de mars. Nous avons quelques petites difficultés commerciales, qui nous obligent à baisser nos tarifs. Mais au point de vue usine cela marche très bien et c'est justement à ce moment-là que ces cochons-là vont nous mettre des bâtons dans les roues. Car en cas de guerre américaine je ne vois pas comment nous pourrions continuer à travailler. Presque toute notre clientèle minière est américaine ou emploie un personnel américain. Au lieu de 50 tonnes de bullions par mois on n'en recevrait à peine une quinzaine. Tout le pays retournerait à l'anarchie pour deux ou trois ans.

Une chose digne de remarques pour nous autres Français : devant le spectre américain, les Mexicains ont un regret du passé : « Ah ! Si nous avions gardé Maximilien ! Tout cela ne serait pas arrivé ! »

Il y avait des divisions politiques contre Maximilien. Mais il y a une haine de race contre les Américains. Ai-je besoin de te dire que dans le conflit Américain-Mexicain toutes mes sympathies vont au Mexique.

Dès qu'on a vu le Yankee de près (et ici on le voit de près, il est partout dans les affaires) on le prend nécessairement en horreur. C'est un ramassis de chenapans de tout l'univers. Il a les défauts des peuples jeunes, orgueil, et ignorance stupéfiante, présomption et en même temps tous les vices des peuples vieux et décadents. Ce serait un réel malheur pour l'humanité que le Mexique soit conquis par les Américains. Au reste le morceau est gros à digérer et nous ferons tout notre possible pour le défendre.

Je suis complètement remis du malaise que j'ai eu la semaine dernière. Mon cheval qui a été très malade se remet peu à peu, mais je ne le monterai pas avant plusieurs jours.

Nos répétitions du « Cœur a ses raisons » (de Flers et Caillonet) donnent chaque fois de meilleurs résultats. Nous jouerons sans doute le dimanche des Rameaux au Cercle français au profit de l'hôpital français, suisse et belge.

Un dernier détail qui va finir d'une façon superbe mon feuilleton. On a reçu aujourd'hui à l'usine des barres d'argent venues de la mine de Real del Monte, district de Pachuca, largement tachées de sang.

.....
Une ligne de petits points et la suite au prochain numéro. Tout à toi.

Jean TM

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Vendredi 31 mars 1911

Ma chère tante,

La situation politique va de mal en pis. Le nouveau ministère est composé des doublures de l'ancien et ne contente pas l'opinion publique. L'anarchie grandit dans toute la république et il faut s'attendre à la catastrophe finale.

Le gouvernement n'a pas à sa disposition 4000 hommes de troupes sûres. C'est tout à fait insuffisant pour garder l'ordre dans une ville de 500 000 habitants dont l'unanimité est hostile au régime établi.

Les rebelles rôdent autour de la ville. Hier soir on a tiré sur un train militaire à la sortie même de la ville de Mexico, et il ne s'agit pas de coups de feu isolés, mais de bandes armées.

La révolution me semble maintenant inévitable. On a dû arrêter avant hier six officiers pour conspiration contre le gouvernement fédéral. C'est-à-dire que le président ne peut même plus compter sur l'armée.

Cela finira mal et tout cela arrive fort mal à propos pour nous, car ce mois de mars vient justement d'être le plus brillant depuis la fondation de notre Société. On va nous couper les ailes juste au moment où nous prenons un essor vraiment superbe.

Demain samedi a lieu l'ouverture des Chambres, mais comme tous les députés sont des créatures du gouvernement et non pas les élus du peuple, je pense qu'ils ne changeront rien à la situation.

Malgré cet horizon d'orage et ce ciel noir, nous continuons activement nos répétitions de Le cœur a ses raisons.

Rappelle-moi au souvenir de tous, je te prie. Ton filleul très dévoué.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à...

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Lundi 10 avril 1911

Mon cher frère,

Je t'envoie deux mots au galop, des deuils dans mon personnel m'ont donné un surcroît de travail terrible.

Notre représentation au cercle hier soir a été un triomphe. Le public 150 personnes, élite de notre colonie, s'est littéralement tordu de rire pendant deux heures. Je t'assure qu'ils en ont eu pour leurs deux piastres par tête. Je t'envoie le compte-rendu du Courrier. Le plus chic après le talent (!) des acteurs était la richesse des décors. Les premières maisons françaises nous avaient prêté des tentures, des meubles, des œuvres d'art. C'était une vraie merveille. L'éclairage, la mise en scène, tous les détails des décors avaient été prévus par des compatriotes de goût. Jamais nous ne ferons mieux. Il n'y a pas eu un seul accroc.

On avait promis pour la semaine dernière des désordres à Mexico. Nous étions réellement sur le qui-vive samedi soir. Il n'y a rien eu du tout. Mais la situation politique continue à s'aggraver. Chaque jour les nouvelles sont pires.

Le Chihuahua est entièrement aux mains des rebelles. Maintenant ils descendent à Zacatecos et Durango. Au Sud on les signale à Puebla et Guerrero. La catastrophe est inévitable. Mon sympathique Vice-président de la S. A. M, Pablo Macedo vient de se faire envoyer en mission à Londres. C'est donc qu'ils ont le manche branlant et qu'il croit que la fin approche.

Les rebelles n'ont pas encore eu un seul avantage militaire sérieux. Ils n'ont jamais pris une seule ville et cela leur est à peu près impossible. Ils n'ont aucune artillerie et quoique presque tous soient montés, ce n'est pas de la cavalerie. C'est de l'infanterie montée. Mais ils sont entièrement maîtres des campagnes.

Il y a quelques traits de banditisme, mais ce sont des cas isolés et le gros des rebelles fait preuve de discipline. Il y a des faits significatifs. Ils donnent des reçus quand ils prennent les chevaux dans les haciendas, très souvent ils payent. Ils ont l'autre jour arrêté le train de New York. Ils n'ont même pas réveillé les voyageurs du Pullman. Ils se sont contentés de visiter les troisièmes classes où ils espéraient trouver des militaires fédéraux.

Remarque bien que les rebelles s'efforcent sincèrement de ne pas molester les étrangers. Cela est d'autant plus à signaler que la guerre civile est devenue implacable. De part et d'autre on ne fait pas de prisonniers. On tue les blessés à la baïonnette.

J'espérais quitter la capitale pendant les vacances de Pâques, mais où aller ? Il serait ridicule de me faire pincer au cours d'une promenade à Cuautla ou Toluca. Ces deux villes sont à trois heures de Mexico et s'attendent d'un jour à l'autre à une surprise. Je vais bel et bien être obligé de rester en ville et cela me navre, car les vacances sont rares.

Il y a longtemps que je n'ai écrit à qui que ce soit. Rappelle-moi au souvenir de tous et excuse mon écriture rapide. Tout à toi.

JTM

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Samedi 22 avril 1911

Ma chère tante,

Après la comédie, voici la Chasse au Renard, distraction d'un tout autre genre. Je dirigerai demain 30 ou 40 cavaliers derrière le Renard suivant un parcours que j'ai choisi moi-même.

Nous aurons une douzaine d'obstacles assez faciles à franchir et peu dangereux, quatre passages de ravins (barrancas), un trajet de plusieurs centaines de mètres en plein ruisseau. Le chemin suivi est aussi pittoresque que possible, pleins champs, sous-bois, belle route, ravins sauvages, rien n'y manque et tout cela se terminera à l'ombre d'un joli bosquet où nous trouverons un lunch confortable.

Le Club hippique allemand a organisé une chasse pour ce même jour, avec un autre parcours. Mais nous devons nous retrouver au lunch.

Les Allemands et les Français sont en très bonnes relations à Mexico, comme tous les Européens du reste. Les seules personnes qui nous fassent horreur ce sont les Yankees.

La situation politique est tous les jours plus grave. La catastrophe finale est proche. On s'attend d'un moment à l'autre à la prise de Ciudad Juárez, ville importante, par les rebelles. Ce sera le signe de la fin.

Après trente années de paix et de prospérité, le Mexique va redégringoler à l'anarchie. Le banditisme réapparaît un peu partout. On détruit les voies, on attaque les trains. Un village a été pillé la semaine dernière à 25 km de Mexico. Il y avait une cinquantaine d'hommes, à pied ou à cheval, tous parfaitement armés. Ils se sont conduits, disent les journaux, avec une extrême politesse. Ils se sont contentés de prendre tous les chevaux et tout l'argent monnayé qu'ils ont rencontré. Ils ont poussé la courtoisie jusqu'à donner des reçus, sorte de bons valables pour le jour où la révolution aura triomphé!!!

On commence à signaler des désordres dans la région de Guanajuato. Ce serait très grave pour notre industrie qui marche bien jusqu'à aujourd'hui.

Je te prie, ma chère tante, de me rappeler au souvenir de tous et de croire à la vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à sa sœur Hélène Weiller

Hôtel Grenfeld, Pachuca

Jeudi 27 avril 1911

Je t'écris de Pachuca où je suis venu passer deux jours pour affaires. Cette petite ville est un centre minier très important. Elle a pour toutes choses, excepté pour sa production d'argent, une très mauvaise réputation.

On m'avait tellement parlé de la poussière, des insectes de toutes sortes, du mauvais caractère des habitants, de la laideur de la ville, que je m'attendais à trouver quelque chose d'épouvantable, et réellement Pachuca vaut mieux que sa réputation.

J'ai eu la bonne chance d'arriver après deux jours de pluie. Toute la poussière était abattue et ainsi j'ai évité le plus grand fléau du pays.

Pour ce qui est des insectes, je n'y ai pas coupé. J'ai eu beau prendre la plus belle chambre du plus bel hôtel, je me suis réveillé sous la morsure d'une punaise. Je dois dire que cet animal était isolé. Mais j'aurais préféré n'en pas trouver du tout.

Quant aux rues, il faut reconnaître que le pavage est tout à fait défectueux. Les bouches d'égouts sont assez grandes pour qu'un enfant y dégringole et elles sont précédées de pentes raides et glissantes tout à fait propices à une chute.

La municipalité a dû se rendre compte de ce défaut, car j'ai vu une bouche d'égout, et les pentes qui y conduisent l'eau, recouvertes de grillage. C'est un grillage barbelé de pointes de fil de fer. Il recouvre plusieurs mètres carrés à l'entour et rend toute circulation impossible !!!

Nous sommes ici très loin de l'administration française des Ponts et Chaussées, et j'ai des remords d'avoir quelquefois médité de cette vénérable institution.

Peu après mon arrivée, je louais une voiture pour faire une course. O naïveté ! Les deux chevaux attelés à mon carrosse ne marchaient qu'au pas et malgré les ressorts j'étais épouvantablement secoué.

J'avais besoin d'aller à une mine à quelques kilomètres de la ville. J'en parlai à mon cocher, il me regarda avec inquiétude, puis il me répondit : « Je vous y conduirai, seulement je vais aller changer mes deux chevaux contre deux mules et prendre deux mules de renfort ».

L'idée de me faire tirer par quatre mules me parut si ridicule que je plantai là mon automédon¹. Je louai deux chevaux de selle et un mozo (intermédiaire entre le groom et le palefrenier). J'ai fait toutes mes courses à cheval et je m'en suis bien trouvé.

Ça ne manque pas d'un certain chic de circuler à cheval avec la riche selle mexicaine, rehaussée d'argent, suivi du mozo et de son gigantesque chapeau. Il tient son cheval à trois mètres en arrière de celui de son patron.

Il est très correct, très poli comme un bon Mexicain, et il m'a semblé que le mien était heureux d'être avec un Francès au lieu d'accompagner un de ces vilains gringos qui remplissent la ville et qui parfois, après dix ans de séjour, ne sont pas capables de dire deux mots en espagnol.

Bien que mes visites eussent un but purement commercial, j'en profitai pour visiter une mine et deux usines de cyanuration avec les fonderies adjacentes.

J'ai été frappé de l'activité industrielle de Pachuca. Bien que cette ville exploite les mines d'argent depuis trois ou quatre siècles, elle n'est nullement en décroissance.

Il y a quelques établissements fermés et d'aspect triste, mais la grande majorité marche et ils sont en voie d'agrandissement : Santa Gertrudis double son usine, San Rafael va passer de 300 à 500 tonnes, Real del Monte remplace ses vieilles cuves par un nouveau matériel, les fameuses Pachuca Tanks.

Tous les ingénieurs avec qui j'ai causé ne m'ont parlé que de perfectionnement, agrandissements. Il règne vraiment ici une belle activité.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir c'est que sur les cinq directeurs ou sous-directeurs avec qui j'ai traité, il y avait un Français, deux Anglais, et deux Mexicains, pas un seul Yankee. Ceci prouve bien qu'ils sont moins nombreux et moins capables qu'on ne le croit communément.

Dans ma visite souterraine, ce qui m'a le plus intéressé c'est le grand Zacavon de Loretto. C'est une très belle galerie en ligne droite, longue de plusieurs kilomètres ; elle sert à plusieurs compagnies distinctes.

C'est un vrai boulevard peint en blanc, éclairé à l'électricité, avec une voie de tramway. On a mis un tram à ma disposition quand j'eus terminé la visite de la mine ; le cheval est parti au grand trot et m'a ramené en dix minutes au grand jour.

La température de la mine est agréable et l'aération, en grande partie naturelle, est tout à fait satisfaisante.

En causant avec un employé de la mine San Rafaël, j'ai été heureux d'apprendre que le personnel de la mine était aussi bien traité que les ouvriers syndiqués d'Europe : caisse de secours, soins donnés aux malades et aux blessés, ainsi qu'à leurs familles, indemnités pendant les temps de maladie, précautions de toutes sortes prises pendant le travail. Tout est prévu et cela est méritoire, car ici il n'y a pratiquement ni lois protégeant les ouvriers, ni inspection du travail.

Il est vrai que la mine de San Rafaël appartient à de riches familles mexicaines, et je ne suis pas sûr que tous les propriétaires de mines étrangers se montrent aussi généreux.

On m'apprend qu'il y aura ce soir musique sur la grand-place. Je me dépêche de terminer ma lettre et de dîner pour pouvoir ensuite assister au concert. C'est très certainement l'unique distraction de Pachuca. Je suppose que les mineurs des claims² environnants doivent venir à cheval pour assister à cet intéressant spectacle.

Demain je rentre à Mexico, qui me paraîtra une autre Ville-lumière par comparaison avec ce trou de province.

Il fait grand froid, bien que nous soyons à la saison la plus chaude de l'année. J'ai mon pardessus sur le dos et mon col relevé. O charme des pays tropicaux !

¹ Automédon : cocher.

² Claim : terrain renfermant du minerai.

Lettre de Jean TM à sa cousine Antoinette Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Vendredi 5 mai 1911

Ma chère Antoinette,

C'est aujourd'hui jour férié à Mexico et je profite de cela pour vous donner de mes nouvelles. Nous attendons la révolution pour ce soir 9 heures. On l'a annoncée avec tant de certitude qu'il n'y aura probablement rien du tout, mais nous reculons seulement pour mieux sauter. Il y a une unanimité touchante pour demander au vieux président de se retirer. Il n'y a que lui et sa femme qui ne comprennent pas.

L'anarchie grandit dans toute la République. On attaque les trains, on pille et on tue un peu partout. Hier les compagnies de transport nous ont informés qu'elles cessaient de garantir les valeurs. Autrement dit il n'y aura plus de transport de barres de bullions, or ou argent. Si cette mesure est maintenue, c'est l'arrêt de notre usine, immédiatement après arrêt de toutes les mines, qui constituent la principale industrie du pays et il ne restera plus aux ouvriers qu'une chose à faire, grossir les troupes de bandits qui se promènent sur les grands chemins. C'est le commencement de la fin.

Je me suis exercé ce matin à tirer avec les Winchester de l'usine. Nous avons un véritable petit arsenal et un personnel résolu. Théoriquement les étrangers n'ont rien à craindre, mais il est plus prudent d'être bien armés.

Il y a eu ce matin une légère collision entre les étudiants criant Vive Madéro et la police à cheval. On annonce pour ce soir l'arrivée des rebelles qui entourent déjà toute la ville. Mais je serais bien étonné qu'ils osent sortir des bois et de la montagne pour descendre en ville. Jusqu'à ce jour ils se sont contentés d'attaquer les trains et je ne crois pas qu'ils se permettent encore d'entrer dans les rues. Mais la faiblesse de la garnison laisse tout à craindre.

Dans l'hypothèse la plus favorable, à savoir signature de la paix entre Madéro et le gouvernement, il faudra encore plusieurs mois avant de nettoyer le pays de tous les voleurs qui l'infestent. Je parle naturellement des voleurs de grand chemin, car pour les autres, spéculateurs sur les mines et buveurs de pots-de-vin, il n'est pas question de les faire disparaître.

Rappelle-moi au souvenir de tous, je te prie. Ton cousin dévoué.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Mercredi 17 mai 1911

Ma chère tante,

Je réponds à ta lettre du 28 avril, qui m'est arrivée régulièrement bien que la plupart des lignes de chemin de fer soient coupées. On dit ici que la paix va se rétablir.

Le gouvernement est résigné à capituler, c'est d'ailleurs la seule chose qui lui reste à faire. Il ne peut plus lutter contre les rebelles qui sont maîtres des trois quarts du pays. Avant-hier la ville de Pachuca (où j'étais en voyage d'affaires il y a trois semaines) a été affreusement pillée. Les troupes fédérales trop peu nombreuses pour défendre la place ont évacué la ville, et vingt-quatre heures après les troupes révolutionnaires sont entrées en bon ordre. Dans l'intervalle la populace a mis la ville à sac, dynamitant les

banques et les édifices publics, écoles, mairie, etc., pillant les magasins et massacrant trente ou quarante personnes qui cherchaient à résister.

Il ne faut pas oublier que Pachuca est tout près de Mexico. Pendant un jour et une nuit la foule, principalement composée de mineurs, a été maîtresse de la ville et a tué, brûlé, dynamité, volé tout ce qu'elle a voulu.

Finalement ce sont les troupes révolutionnaires qui ont rétabli l'ordre, fermé tous les débits d'alcool et organisé des patrouilles dans la ville.

Jusqu'à hier l'Afinadora a marché régulièrement, mais maintenant les chemins de fer de Guanajuata et de Pachuca sont coupés, nous ne recevons plus de barres de bullion de ces deux importants centres miniers. C'est un ralentissement sérieux et si la situation se prolonge ce sera l'arrêt de notre industrie.

La gravité exceptionnelle de la situation ne nous enlève rien de notre sang-froid ni de notre gaieté. Nous nous exerçons au revolver et à la carabine de façon à protéger notre usine et nos vies en cas de désordres à Mexico analogues à ceux de Pachuca. En même temps nous préparons les futures fêtes du 14 juillet.

Je déjeune demain à la légation de France où le baron de Vaux réunit quelques cavaliers dans l'espoir d'organiser des courses. Vendredi soir nous nous réunirons chez M. Armand Delille pour écouter la lecture de plusieurs comédies que nous espérons jouer sous le patronage de l'Alliance française. Je ne serai sans doute pas oublié dans la répartition des rôles.

Bien que nous soyons entourés par les rebelles de toutes parts, ils sont encore trop loin pour nous déranger dans notre vie habituelle. La ville même de Mexico reste très calme grâce à sa police de premier ordre. Un étranger de passage ici ne soupçonnerait rien d'anormal.

Seulement si de nuit on regarde vers la montagne de l'Ajusco, on voit de grands feux, qu'on pourrait prendre pour des feux de charbonniers. Ce sont des bandes révolutionnaires qui campent à quelques heures de la capitale et que les troupes fédérales sont impuissantes à déloger.

Le gouvernement actuel agonise et je ne vois pas du tout ce qu'on va mettre à la place. Je crains qu'il n'y ait une période prolongée d'anarchie.

Meilleurs souvenirs pour tous et crois à la bien vive affection de ton filleul.

Jean TM

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Judi 25 mai 1911

Ma chère tante,

Nous avons eu hier au soir des troubles graves à Mexico. C'est la première fois que je vois ici des désordres sérieux. On avait annoncé officiellement la démission du président, puis au dernier moment elle a été remise au lendemain.

Immédiatement toute la ville fut en émeute, réclamant la démission immédiate et criant « Viva Madero ! » (Le vainqueur de la révolution). Toutes les devantures de magasins dans l'avenue San Francisco ont été brisées. Plusieurs maisons, en particulier les armureries, ont été pillées. La foule n'a pas pu parvenir jusqu'à la maison privée du Président, ni au Palais National, mais il y a eu 21 tués et 70 blessés, sans compter les autres.

La troupe a tiré du toit du Palais National (d'autres disent de la porte principale) avec une mitrailleuse, en pleine foule. En quelques secondes il est tombé 54 personnes. À 11 heures du soir, une pluie diluvienne a rétabli l'ordre plus complètement que la police ne pouvait le faire.

Ce matin, jour de l'Ascension, bien que ce ne soit pas grand jour férié à Mexico, tout est fermé, les banques et les magasins.

Il vient de passer à deux blocs de notre bureau une manifestation d'enfants et d'ouvriers. Elle a été immédiatement chargée par la police à cheval.

Le plus curieux est l'empressement qu'ont toutes sortes de magasins mal protégés à consolider leurs devantures. Les charpentiers et menuisiers clouent des planches devant toutes les vitres, car il est trop tard pour mettre des rideaux de fer. On pense que ce soir il y aura une émeute terrible : soit de joie, si le Président renonce effectivement, soit de fureur si la démission est encore ajournée. De toute façon nous n'y coupons pas.

4 heures : je suis seul dans notre bureau de Capuchinas. Nos employés ont congé cet après-midi. Ils étaient si énervés ce matin par les événements qu'ils n'ont pas dû faire bien bonne besogne. M. Simonin était furieux parce qu'en venant de chez lui, il avait été bel et bien arrêté par une bande de manifestants. Cela n'eût du reste aucune suite.

Ce matin il y a encore eu une douzaine de personnes tuées à l'Alameda. Il serait temps que ça finisse. Heureusement tout reste calme dans le quartier éloigné où se trouve notre usine.

Je viens de regarder par la fenêtre. À 300 m se trouve la maison du président Diaz, elle est gardée par plusieurs centaines de soldats, à pied et à cheval, toute la rue de Capuchinas est barrée.

Bons souvenirs pour tous et à bientôt de meilleures nouvelles. Ton filleul dévoué.

Jean TM.

Au moment de fermer ma lettre, des hurlements m'attirent à la fenêtre. Ce sont deux tramways de Tlalpan qui passent bondés de peuple, il y a des gens à droite, à gauche, accrochés en grappes, il y en a devant, et derrière, et même sur le toit au risque d'être électrocutés par les câbles, et ils crient comme des sauvages. Sûrement ça finira mal !

Lettre de Jean TM à son frère Philippe

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Vendredi 26 mai 1911

Mon cher frère,

Je viens de recevoir ta carte d'Altdorf. Je suis content de savoir que tu as beaucoup de travail. C'est une bonne chose quand on peut en même temps consacrer des loisirs aux sports. Tiens-moi toujours au courant de tes études dans lesquelles je te souhaite bon succès.

La guerre civile est finie. Le gouvernement est vaincu. Diaz s'exile et le parti Madériste triomphe sur toute la ligne. On s'est battu avant hier à Mexico, on a détruit toutes les devantures des magasins dans les quartiers chics, il y a eu une répression terrible, quantité de tués et de blessés. Nous n'avons souffert à l'Afinadora en aucune façon.

La guerre civile finie, il y en a encore pour six mois avant de détruire le brigandage, mais je crois que le plus terrible est passé.

Ce matin nous avons reçu 181 barres de bullion d'un seul coup. C'est un record et la preuve que les chemins de fer ont pu passer cette nuit en toute sécurité.

Le futur ministre des Finances Ernest Madero, oncle du candidat à la Présidence, est un Central. Les six Centraux de Mexico vont se réunir pour lui offrir un banquet. On n'est pas camarade pour rien. Tout à toi.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à Pierre

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Mardi 30 mai 1911

Mon cher frère,

J'ai reçu ce matin ta carte du 16. Les affaires ont repris avec une intensité invraisemblable au moins dans notre branche. Ce mois-ci sera excellent malgré la semaine de ralentissement due à l'insécurité des chemins de fer. Je crois que tout compte fait nous avons gagné à la révolution.

Mais tu dois bien penser qu'il n'en est pas de même de la grande majorité du pays. Plusieurs usines et maisons de commerce français ont été pillées. Depuis que la paix est signée, il semble qu'il y a plus de désastres qu'avant, à cause du banditisme répandu dans toute la république. On vient de mettre à sac le magasin du Boléo.

Ton ancien camarade Armand Delille court du Ministère à la légation et de la légation au Ministère, mais je ne sais pas trop ce qu'il pourra obtenir. La Basse-Californie est rudement loin.

C'est à peu près comme si un commerçant français demandait au ministère de la guerre à Paris des renforts et protections pour sa maison de commerce située au Congo. On lui donnerait beaucoup de bonnes paroles !

Je ne me rappelle plus si je t'ai parlé de la fusillade qu'il y a eu ici à Mexico la semaine dernière. Passant tout à l'heure sur la place devant la cathédrale, j'ai compté jusqu'à quatre balles de Mauser dans un même arbre, à hauteur d'homme. En pleine foule. Tu vois d'ici quelle tuerie. Heureusement le général Diaz a donné sa démission le lendemain, sans cela toute la ville se soulevait. Ce pauvre vieux n'est guère responsable de tous ces malheurs. C'est son entourage, le parti scientifique qui est coupable. Il a fui lamentablement de la capitale, le vieux caudillo comme on dit ici, en pleine nuit, à 4 heures du matin, par train spécial.

Devant lui un train militaire, avec des mitrailleuses et le matériel indispensable pour réparer la voie. Derrière lui, un autre train militaire. Les dernières troupes fidèles ont escorté le vieux général jusqu'à Vera Cruz et on ne l'a même pas laissé passer tranquille. Il a fallu faire le coup de feu en route et réparer la voie démolie. Quelle chute ! Et je ne peux oublier les fêtes du centenaire de l'Indépendance, en septembre dernier. Le président était acclamé par toute la foule devant les représentants étrangers émerveillés et Porfiro Diaz dans un discours qui restera célèbre disait aux ambassadeurs : « Dites bien aux gouvernements étrangers ce que vous avez vu au Mexique : l'union, la grandeur, la prospérité, etc., etc. » et moins d'un an après venait la guerre civile, les massacres, les désordres et le vieux dictateur, fuyant devant la révolution.

Il est certain que Madero, le futur président, est une figure plus sympathique que Porfiro Diaz. Il n'a ni crime ni assassinat d'aucune sorte dans son passé. Il semble promettre une ère de prospérité et de justice à toute la nation. C'est un penseur dans toute la force du mot et en même temps il vient de montrer qu'il était homme d'action.

Ce n'est nullement une figure d'aventurier. C'est un grand propriétaire, à la fois industriel et agriculteur. Il a soulevé ses ouvriers et ses paysans contre le gouvernement. Il les a armés à ses frais. La guerre lui a coûté plus de 50 millions de francs. Il n'y a jamais eu une seule défection dans ses troupes. Ses hommes lui ont toujours été fidèles pendant les six mois de guerre civile tandis que l'armée fédérale avait de nombreuses défections de soldats et d'officiers ! (Si tant est qu'on puisse appeler cela une armée !)

Il faut dire à l'honneur de Madero, qu'il a opéré soutenu non seulement par toute sa famille, richissime et nombreuse, et par tous ceux qui l'avaient connu dans sa vie privée.

En revanche on peut dire contre l'ancien gouvernement en particulier contre Creel le ministre des Affaires étrangères et Terrazas le gouverneur de Chihuahua qu'ils étaient cordialement détestés par leurs paysans. C'est un fait remarquable que dès le début de la guerre tous les hommes, vaqueros, ranchers, et autres en état de porter les armes qui vivaient sur les gigantesques domaines Creel et Terrazas (c'est grand comme un tiers de la France), ont pris leurs chevaux et leur fusil et se sont joints à Madero. Des grands propriétaires qui se sont fait si cordialement détester ne devaient pas valoir cher.

T'ai-je dit que Francisco Madero a été à Chaptal et à l'école des Hautes Études. Son oncle Ernesto Madero, le ministre des Finances, est un ancien Central, un camarade ! ! ! Adieu.

JTM

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Samedi 3 juin 1911

Ma chère tante,

Après les troubles des derniers jours la ville de Mexico est redevenue parfaitement calme. Seulement de loin en loin on aperçoit une devanture éventrée et des carreaux brisés qui n'ont pas encore été remplacés.

La semaine dernière nous avons eu une très belle fête organisée par le Club hippique suédois. Comme mon cheval Hector n'était pas entraîné aux sauts, je n'ai pas pris part au concours d'obstacles et je l'ai ensuite amèrement regretté, car les obstacles étaient tous faciles, les concurrents peu nombreux et les prix superbes. Il y en avait pour plusieurs milliers de francs.

Je viens de m'inscrire pour le concours d'obstacles du Club hippique International. Les obstacles seront probablement de la même nature, mais les concurrents seront plus nombreux et les prix très médiocres. J'ai perdu une bonne occasion que je ne retrouverai pas.

Nos affaires vont toujours très bien, avec une grande activité. Je me mets au courant de mon mieux des divers rapports mensuels que M. Simonin a l'habitude de faire, car dans deux mois, ce sera à mon tour de les faire.

Je te prie, ma chère tante, de me rappeler au souvenir de tous. Il y a deux ans que je suis parti et il me semble que c'est hier. J'espère vous revoir avant que deux nouvelles années s'écoulent. Ton filleul dévoué.

Jean TM

Lettre de Jean TM à sa sœur Thérèse W

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Jeudi 8 juin 1911

Ma chère Thérèse,

J'espère que tu es en bonne santé. On m'a dit que ton petit Marcel t'avait un peu fatiguée. J'espère que ce ne sera rien.

Tu as dû savoir par les journaux qu'il y a eu ici un terrible tremblement de terre. Des centaines de maisons se sont écroulées et c'est miracle qu'il y ait si peu de tués (environ 100).

À l'usine, un pan de mur est tombé et a failli tuer cinq hommes. Ils ont été quittes pour la peur. Du haut de notre terrasse dans toutes les directions on voit des ruines. Il y a des malheureux qui ont été tués en plein sommeil, on les a retrouvés les yeux fermés.

Tu pourrais croire que le jour venu la ville était en deuil pour cette catastrophe. Pas du tout. C'était le jour de l'entrée de Madero, le chef révolutionnaire vainqueur. (Ne te trompe pas au mot de révolutionnaire. Madero n'est pas un anarchiste, c'est tout le contraire. C'est un membre intelligent d'une famille aristocratique et immensément riche qui a su se mettre à la tête des revendications populaires).

200 000 personnes de Mexico et des environs ont défilé pendant des heures avec musique, bannières, etc. C'était colossal. Et pendant cette manifestation monstre, on cherchait sous les décombres les cadavres de gens écrasés et le public défilait au pied d'églises lézardées et de murs effondrés.

On avait déclaré le jour férié. Personne ne travaillait et je dois dire qu'à mon étonnement il n'y a pas eu le moindre désordre. Les Mexicains en étaient naïvement fiers. Ils disaient « Vous voyez bien que nous

ne sommes pas des sauvages ! ». On a brisé aucune devanture (il est vrai que depuis un mois il n'en reste pas beaucoup d'intactes en ville). On n'a assassiné aucun sergent de ville. Ceci est dû surtout à ce que la police était massée dans les rues adjacentes et n'a pas montré son nez. Les gendarmes étaient par groupes d'au moins 50 hommes.

La révolution est bien finie. Tout rentre dans le calme à Mexico. Mais en province il y a un banditisme terrible qu'on démolira seulement en plusieurs mois, sinon plusieurs années.

Maintenant, il y a des pessimistes qui nous promettent une deuxième révolution et de nouveaux désordres. Mais je n'y crois pas.

Nos affaires sont restées très bonnes, même en pleine révolution. Il y a eu seulement un ralentissement d'une semaine, dû au manque de communication, mais cela a été compensé la semaine suivante.

Le mois de mai 1911 : le mois de la Révolution a été le plus beau mois que nous ayons fait depuis trois ans que notre usine est créée.

Meilleur souvenir pour Paul. Je t'embrasse de tout cœur. Ton frère dévoué.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à sa sœur Laure J.N.

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Samedi 10 juin 1911

Ma chère Laure,

Je ne me rappelle pas t'avoir écrit depuis longtemps. Nous avons eu un terrible tremblement de terre mercredi matin. Il y a eu environ une centaine de personnes tuées dans la ville. C'est peu vu la quantité considérable de ruines que l'on voit de toutes parts. À l'usine nous n'avons presque rien eu, un seul mur tombé, mais nos voisins ont cruellement souffert.

Du haut de notre terrasse, on a un spectacle vraiment terrible. La grande usine Harmera a été télescopée, les étages sont rentrés les uns dans les autres. Il ne reste pour ainsi dire rien d'utilisable du principal bâtiment. Toutes les autres usines du voisinage sont éventrées. On n'aurait jamais pu en faire autant avec de la dynamite. Les grands murs tombaient comme des châteaux de cartes. Au contraire les petites maisons particulières d'un ou deux étages ont convenablement résisté.

La chapelle du collège français des Pères Maristes a été fauchée par la base, il reste tout juste deux petits pans de mur, branlants, et deux colonnes de fer dans une position d'équilibre difficile à comprendre. Les bancs de bois, l'autel, les statues, sont réduits en poussière et en débris informes. L'harmonium tout neuf a été mis en pièces. Il n'y a pas eu là d'accidents de personnes, mais le plus épouvantable a été l'effondrement du quartier d'artillerie : 49 hommes ont été tués d'un seul coup en plein sommeil, 60 ont été grièvement blessés.

Ne crois pas qu'à la suite de cette catastrophe, telle que personne à Mexico n'avait souvenir d'une pareille, la ville ait pris le deuil.

Ce peuple est une d'insouciance déconcertante. L'après-midi du même jour 200 000 personnes ont fait une manifestation monstre en l'honneur de Madero le chef de la révolution triomphante.

Cela s'est passé avec beaucoup d'ordre, on n'a pas cassé une seule vitre, ni assommé personne. Il est vrai qu'il ne reste pas beaucoup de devantures intactes et que les gens pacifiques se garent prudemment, ou bien ils crient comme moi de tous leurs poumons « Viva Madero ! ». C'est le mot de passe qui permet de traverser la foule sans être inquiété.

La paix est signée depuis longtemps. Mais il ne faut pas croire que ce soit fini. Nous marchons tout droit à l'anarchie. Aujourd'hui même on a destitué la moitié de la police à cheval et on l'a remplacée par des soldats révolutionnaires. Autant dire que nous avons maintenant 400 gendarmes à cheval, porfiristes, et 400 madéristes. C'est juste ce qu'il faut pour faire une belle bataille et les 400 ex-gendarmes n'ont qu'une ressource, devenir révolutionnaires à leur tour et peut-être même bandits de grand chemin. Dans toute la République, les désordres continuent.

Je dois pourtant reconnaître que le gouvernement mexicain fait des efforts pour maintenir l'ordre et que jusqu'à ce jour il a indemnisé convenablement les étrangers qui avaient vu leurs biens saccagés.

Quant à la Société d'affinage de métaux, c'est invraisemblable, mais c'est vrai, elle n'a jamais fait tant d'affaires. Nous sommes littéralement débordés par le travail et nous gagnons tout ce que nous voulons. Tout le commerce du Mexique est dans le marasme, excepté les marchands de journaux et les affineurs.

Les révolutions et les tremblements de terre ne nous enlèvent rien de notre gaieté. Demain dimanche grande chasse au Renard du Club hippique allemand. Lundi répétition de « La chance du mari ». Mardi nous offrons un grand banquet à Ernesto Madero, l'oncle du chef de la révolution. Ernesto Madero est un Central et remplace Limantour aux finances. Il aura fort à faire !

Adieu, je vous embrasse tous de tout cœur. Je n'ai pas le temps d'écrire à Pierre, envoie-lui cette lettre, je te prie. Ton frère dévoué.

Jean TM

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Vendredi 16 juin 1911

Ma chère tante,

J'ai tant de choses à faire que je ne tiens plus ma correspondance avec beaucoup d'ordre. Je pense néanmoins que vous avez dû avoir un récit de notre tremblement de terre, qui a été terrible. Il y en a eu un autre avant-hier soir. Nous étions dans le salon de M. Armand-Delille en train de répéter une comédie. Le mouvement a été très doux. Nous nous en sommes aperçus au balancement du lustre. Cela a duré environ une minute. Mais maintenant nous sommes blasés. Nous avons continué à jouer la comédie, comme si de rien n'était. À quelques pas de là, au restaurant Colon, la panique au contraire a été sérieuse, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire tout le public a évacué les bâtiments pour se réfugier dans l'avenue. Il n'y a eu aucun accident.

Une des conséquences graves de ces mouvements du sol a été la rupture des canalisations d'eau. Le centre de la ville est assoiffé. On vend jusqu'à 25 sous un bidon de pétrole rempli d'une eau vaseuse. Les marchands d'eau minérale font fortune. À l'usine notre puits artésien n'a pas souffert et nous n'avons pas été gênés. Mais dans mon quartier, il y a eu un moment de sécheresse grave. J'ai eu toujours de l'eau à boire, mais les bains étaient rigoureusement interdits. On manque d'eau dans toutes les maisons. En revanche il y avait beaucoup trop d'eau dans les rues.

À chaque rupture de la canalisation, il y a une source, et il y a des canalisations qui se sont rompues de vingt mètres en vingt mètres. L'eau sourd entre la chaussée et le trottoir et parmi les innombrables fentes de l'asphalte, car au grand tremblement de terre toutes les rues se sont disloquées. Près de la légation de France, il sort d'un ruisseau une quantité énorme d'eau limpide qui va droit à l'égout voisin et se trouve ainsi perdue. Il faudra plusieurs semaines et peut-être même plusieurs mois avant d'avoir tout réparé.

Ma vie privée se trouve bouleversée par un autre événement bien désagréable. Mon propriétaire n'a pas pu s'entendre avec son principal locataire et je me trouve obligé de déménager dans les 15 jours (bien que je sois entièrement étranger à la discussion).

Le principal locataire se réinstalle dans la maison d'en face et je vais probablement l'y suivre et lui sous-louer une chambre. Seulement ce sera beaucoup plus petit que ma chambre actuelle. Le seul avantage appréciable de cette nouvelle combinaison est que j'aurai ma baignoire à quelques mètres de mon lit et l'eau à volonté (excepté dans les cas de tremblement de terre !!). La maison est neuve et ma chambre se trouvera à l'angle de l'avenue de Chapultepec. Ce qui est une jolie situation avec le soleil dès le milieu du jour jusqu'au soir.

Demain a lieu notre grand banquet offert par les anciens centraux de Mexico à leur camarade Ernesto Madero, le nouveau ministre des Finances. C'est moi qui suis le plus jeune Central à Mexico, j'ai

dû tout organiser. Ce n'était pas une sinécure. Je dois prononcer le discours de circonstance dont le principal mérite sera d'être très court.

Le déjeuner va nous coûter quelque chose comme 60 francs par tête. La vie est chère à Mexico ! Et remarque bien que nous allons faire les choses très simplement.

M. Simonin me disait ce matin que le dernier banquet officiel auquel il avait pris part avait coûté 90 francs par tête. Et les restaurateurs gémissent, disant qu'ils ne peuvent pas joindre les deux bouts. C'est à n'y rien comprendre. Il doit se faire une concurrence acharnée, car je reçois à l'instant même la visite d'un représentant Pommery-Greno, qui veut absolument que l'on serve son champagne au banquet. Il m'offre des menus tellement supérieurs à ceux du Champagne Mumm que cela me décide en sa faveur. Il me promet une tartine dans tous les journaux, etc., etc.

Le mois de mai a été tellement beau pour la société d'affinage que cela ne pouvait pas durer. Le mois de juin reprend des proportions normales qui restent très satisfaisantes.

Au revoir, ma chère tante, rappelle-moi au souvenir de tous et crois à la bien vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin

***Déjeuner offert par les anciens élèves de l'École Centrale des Arts et Manufactures
à leur camarade Ernesto Madero
(ministre des Finances et frère du Président du Mexique)***

Restaurant : Sylvain-Daumont (Mexico)

Musique : Lerdo de Tejada

Samedi 17 juin 1911

Discours de Jean Tommy Martin

M. le ministre, mes chers camarades,

C'est une fête toute familiale, celle qui nous unit aujourd'hui, c'est pourquoi nous l'avons faite avec tant de simplicité. Nous voulons seulement féliciter l'un d'entre nous du haut poste auquel son mérite l'a fait appeler.

Membre d'une famille puissante, dont les grandes richesses n'ont pas diminué les grandes vertus, il s'est distingué par ses talents à ce point que tous ses compatriotes ont applaudi le jour où on lui a confié une des plus lourdes charges du Gouvernement.

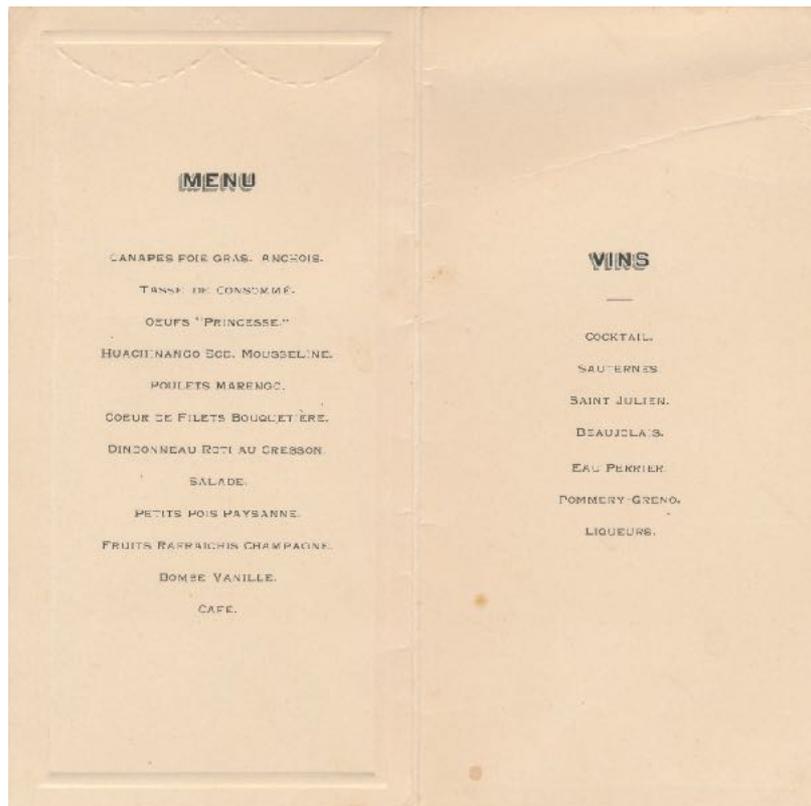
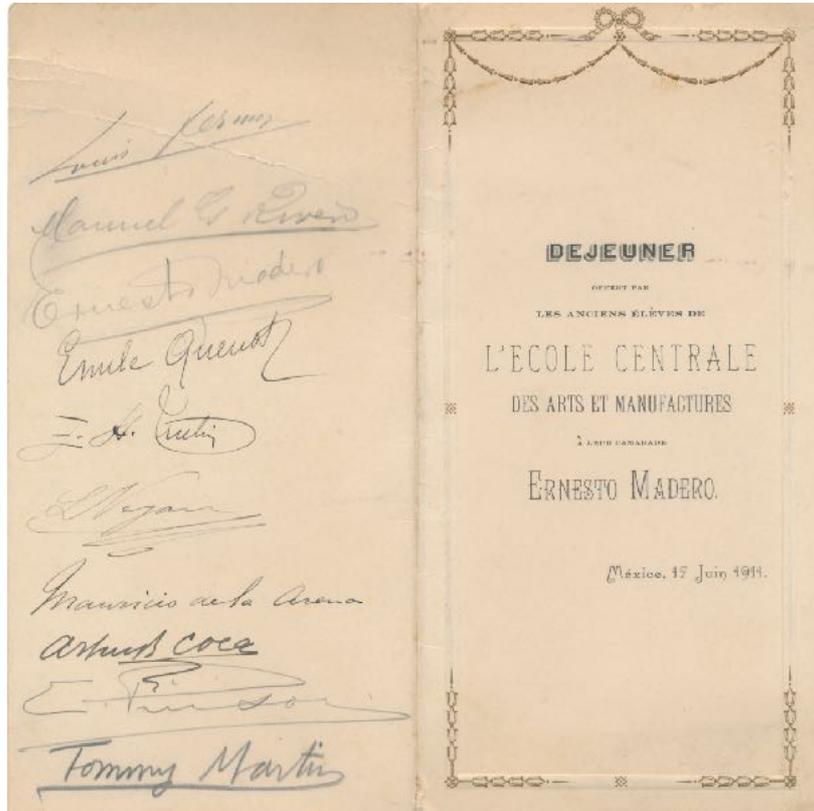
D'ordinaire, les Centraux sont fiers d'appartenir à leur école, mais aujourd'hui les rôles sont renversés, c'est l'École Centrale elle-même qui est fière de compter parmi ses enfants le ministre des Finances de la République mexicaine.

Gloire à notre vieille École ! Elle a engendré des fils nombreux et forts. De Paris, la Ville-Lumière, ils se sont répandus sur toute la surface du globe.

À parler franchement, ils n'ont pas conservé des souvenirs très précis de tout ce qui leur a été enseigné. Beaucoup d'entre eux seraient fort embarrassés s'il fallait repasser des examens de Cinématique, de Chimie organique, de Calcul intégral, ou d'Analyse infinitésimale.

Mais tous ont puisé dans l'enseignement de l'École ces notions fondamentales d'ordre et de méthode, cette clarté dans la conception, cette fermeté dans l'exécution et ce bon sens dans les affaires, qui sont les véritables caractéristiques de notre génie latin.

Mes chers Camarades, pour couronner cette réunion, je vous propose un double toast : je bois à la santé de M. Ernesto Madero et à la prospérité de l'École Centrale.



Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Lundi 3 juillet 1911

Ma chère tante,

À peine rentrons-nous dans le calme et de nouveau les choses se gâtent. Aujourd'hui à midi juste tous les tramways se sont arrêtés par grève du personnel. Cela est très grave à Mexico, car les tramways sont à peu près le seul moyen de transport. C'est exactement comme si à Paris vous aviez à la fois :

grève du chemin de fer de Ceinture
grève des chemins de fer lignes de banlieue
grève des bateaux parisiens
grève de toutes les lignes de tramways
grève des omnibus
et grève du métropolitain.

Tout serait arrêté, c'est ce qui se passe ce soir à Mexico. Il y a six trams arrêtés sous ma fenêtre. À ma pension devant la porte il y en avait seize. Sur la grande place de la cathédrale, il y en avait quelque chose comme 80. Une foule mal définie, mais d'aspect peu sympathique, rappelant les plus mauvais jours de la Révolution du mois dernier, circule dans les rues, criant et chantant, et surtout poussant beaucoup de coups de sifflet. Le sifflet est la caractéristique des troubles à Mexico. C'est tantôt un signe de joie, et tantôt un signe de désapprobation. Dans tous les cas c'est fort désagréable à entendre.

La police ne bouge pas. Il faut d'ailleurs reconnaître que jusqu'à maintenant (8heures du soir) il n'y a eu ni vitre cassée, ni tête fêlée, ni coups de revolver et la pluie diluvienne de la saison doit calmer un peu les esprits.

Toute l'opinion est favorable aux grévistes et je crois qu'ils auront demain gain de cause. Mais tout cela n'est pas bien agréable. Pour compléter la journée nous avons eu vers 5 heures un nouveau tremblement de terre, à la vérité très léger. Mais j'avoue franchement que je n'aime pas voir les lustres au-dessus de ma tête se balancer sans raison.

Je termine ma lettre dans mon cabinet de travail, aux bureaux de Capuchinas. Les rues, sans tramways, sont presque silencieuses. De loin en loin on entend la clameur de la foule qui doit manifester dans les rues centrales.

Je vais dîner à ma pension et m'appliquer cinq bons kilomètres à pied pour rentrer me coucher et il pleut toujours ! Douce perspective !

Il n'y a ni voiture, ni auto tram, on les a probablement mobilisés dès le début de la grève des tramways. Il n'y a qu'à retourner à pied chez moi, mais on ne m'y reprendra pas deux fois. Je viendrai demain matin à cheval et en bottes.

Au revoir, ma chère tante, rappelle-moi au souvenir de tous et crois à la bien vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à Mr Laeuffer

Le 4 juillet 1911

Il y a aussi le tremblement de terre qui a démoli pas mal d'usines, mais ici on est habitué à ces genres d'accidents et lorsqu'on ne reçoit pas soi-même un pan de mur sur la tête, on n'attache aucune importance à ces phénomènes sismiques.

Ce qui a le plus troublé notre vie privée, c'est la grève complète des transports dans la capitale. Depuis vingt-quatre heures, il n'y a plus ni trams ni automobiles, et je suis venu ce matin à mon bureau à cheval et en bottes.

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Dimanche 5 août 1911

Ma chère tante,

Je profite de la matinée du dimanche pour mettre ma correspondance un peu au courant. Mes nouvelles fonctions ne me laissent plus un instant libre en semaine. C'est seulement au bout de deux ou trois mois d'exercice que je me sentirai bien d'aplomb, mais maintenant je ne me sens pas du tout sûr de moi et quand il faut signer des documents qui représentent de 20 000 à 200 000 francs, je les relis trois fois plutôt qu'une.

J'ai augmenté mon personnel de bureau de deux employés pour supprimer les retards dans nos écritures et me soulager de la plus grande partie de ma besogne matérielle. Dès qu'ils seront bien au courant, je serai dégagé d'une charge appréciable, gagnerai deux heures par jour, et je pourrai mieux surveiller l'ensemble du travail du bureau.

La situation politique reste très mauvaise. Je ne vois pas comment on sortira de la crise actuelle, sinon par une nouvelle guerre civile et beaucoup de sang répandu.

Cette semaine l'orage a failli éclater, la diplomatie et la fermeté du président de la Barra ont tout sauvé, mais je crois que c'est seulement reculer pour mieux sauter.

On ne parle dans la colonie française que de la fuite du jeune Barbat du Closel. Ce jeune Lyonnais appartenant à une excellente famille industrielle avait débarqué au Mexique il y a quatre ou cinq mois. Muni d'une chaude lettre de recommandation d'un des grands chefs de la Compagnie Transatlantique il avait trouvé ici une situation dans une banque. Il conduisait les cotillons, flirtait, offrait des dîners. C'était absolument superbe. Il jouait la comédie, il jouait aussi au poker, il était déjà à moitié fiancé avec la plus riche héritière de notre colonie, quand il s'est brusquement volatilisé en emportant quelques vingt ou trente mille francs empruntés à ses meilleurs amis.

Nous savons tous à Mexico qu'en dehors des Barcelonnettes et des Français venus (comme moi) avec un contrat en bonne et due forme, tous nos compatriotes nouveaux venus sont des aventuriers. Mais tout de même nous n'avions pas encore rencontré l'aventurier opérant avec ce chic et cette maestria.

Je suis allé dimanche dernier à la chasse dans une partie assez sauvage de l'état de Hidalgo. Nous étions quatre fusils et on nous avait promis monts et merveilles, des cerfs, des loups, que sais-je encore ? Après huit heures de chasse infructueuse, j'ai fini par tuer un petit lapin, gros comme le poing. La chasse était maigre, mais le pays était superbe, une vraie Suisse. L'air était d'une pureté délicieuse. Le seul ennui a été de boire et de manger à la mexicaine. Je suis tout à fait réfractaire à ce genre d'alimentation et s'il fallait rester longtemps dans le campo je périrais d'inanition.

Rappelle-moi, ma chère tante, au souvenir de tous et crois à la bien vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à son frère JacquesTM

Lundi 7 août 1911

Tout ce que tu me dis de la probabilité d'une guerre européenne est identique à ce que je pense moi-même. Il y aura certainement un conflit général d'ici peu. Si ce n'est pas à propos du Maroc, ce sera à propos d'autre chose, mais nous n'y échapperons pas. Les neutralités des petits états seront certainement violées et c'est chimère de croire qu'une grande puissance pourra rester en dehors de la bagarre.

Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de préparer la guerre. Les victoires militaires, comme les victoires industrielles et commerciales, ne s'improvisent pas. Cette prochaine guerre sera quelque chose d'épouvantable, dépassant tout ce que nous pouvons imaginer ; mais elle est inévitable, il faut bien s'en convaincre, et à mon avis, il y a encore une chose pire que la guerre, c'est cet avilissement des caractères,

cette lâcheté générale, si répandue dans les classes aisées et que nous voyons grandir tous les jours autour de nous.

Menot est un jeune Limousin, d'origine modeste, mais très intelligent et travailleur. Attiré au Mexique par son compatriote de Font Réaulx, il y a passé deux ans, puis est retourné en France pour faire son service militaire. À sa libération il est entré comme employé au consulat général du Mexique à Paris. Or on vient de faire une loi obligeant tout le personnel diplomatique et consulaire de la République à se faire naturaliser mexicain. Menot récemment marié et jouissant d'une place convenablement rétribuée n'a pas hésité à changer sa nationalité. Je ne sais pas trop comment on juge cela en France, mais ici nous avons les idées très larges sur cette question. Personnellement je blâme les Français du Mexique, qui gardent obstinément leur qualité de Français et oublient de faire leur service militaire. Il vaut mieux être un bon Mexicain qu'un mauvais Français. Je crois que Menot, qui a été un bon Français, sera aussi un bon Mexicain. Il a d'ailleurs épousé une Française et c'est là le point important. Tu ne peux pas t'imaginer les lamentables résultats des mariages mixtes. Entre le mari européen et la femme mexicaine, il y a toujours un Atlantique invisible et infranchissable. C'est seulement après une ou deux générations de séjour que l'on peut songer à croiser des races aussi différentes.

Les deux pièces de nickel n'ont rien de particulier. Elles n'ont plus cours. Elles rappellent l'époque la plus triste des Finances mexicaines, quand le pays du monde le plus riche en argent se vit à la côte, et réduit à frapper le nickel faute d'argent. L'opinion publique sentit qu'il devait y avoir là-dessous un formidable tripotage. Il y eut des émeutes terribles que le général Diaz noya dans le sang. C'était en 1882. Peu après, la dégringolade s'accrut, et le Mexique fut à deux doigts de la banqueroute. C'est alors que le Ministère des Finances fut confié à Limantour qui sauva la situation. Son grand principe était d'ailleurs très simple. Il se réduisait à ceci : pour faire de bonnes finances, il faut dépenser moins qu'on ne gagne.

Lettre de Jean TM à sa sœur Hélène Weiller

Le 13 août 1911

Je continue à me promener à cheval chaque matin, mais je suis obligé d'aller toujours aux mêmes endroits à la Condesa, ou à Chapultepec, parce que nous sommes en pleine saison des pluies. Il tombe chaque après-midi une ondée terrible et la plupart des routes et chemins sont impraticables.

Mes fonctions de grand chef m'absorbent terriblement. La responsabilité est lourde à porter, lorsqu'on n'a pas l'habitude. Heureusement j'ai un personnel assez nombreux, et au courant de son travail. Je signe chaque jour des documents qui valent des centaines et des centaines de mille francs. De façon à diminuer les chances d'erreur, je me fais présenter deux fois les papiers ; la première fois je vérifie tous les chiffres et c'est seulement la seconde fois que je signe après une autre vérification sommaire. Enfin le soir le caissier me donne toutes les pièces justificatives des paiements, et c'est comme une troisième vérification.

Je suis en cela les conseils de M. Simonin, qui, avant de partir, me disait : « veillez à ne jamais payer un centavo de plus que vous ne devez ! Quant aux erreurs qui pourraient se faire dans les autres écritures, ne vous faites pas trop de bile, c'est toujours réparable ».

Outre mes dix employés mexicains, j'ai depuis deux jours un Français, M. Nicard, beau-frère de M. Simonin. Dès qu'il connaîtra nos affaires, il me sera très utile. Sa présence m'est spécialement agréable, car on se fatigue à la longue de parler toujours les langues étrangères, et c'est pour moi un soulagement de pouvoir de temps en temps dire quelque chose en français.

Je vais rarement à l'usine, faute de temps, mais je cause souvent par téléphone avec notre personnel technique, sans compter que nous échangeons trois courriers par jour.

Comme la santé d'une jeune femme est chose fragile ! Je frémis en pensant qu'il faudra en exporter une au Mexique dans quelque deux ans. Le climat de Mexico est très agréable et personnellement je n'ai jamais été malade, mais je suis bien obligé de constater que toutes les jeunes femmes françaises que je connais ici sont plus ou moins détraquées. AUCUNE n'a d'enfant. Je me demande avec inquiétude à quoi cela est dû et si elles se seraient mieux portées en restant en France.

Il y a bien des familles françaises honorables établies depuis longtemps à Mexico, mais jusqu'à aujourd'hui je n'ai pas entrevu la possibilité de rencontrer l'âme sœur. Les unes vivent dans un luxe fou, qui choque mes traditions bourgeoises. Les autres, comme les Barcelonnettes, sont des gens très simples, mais alors ils sont trop simples. La fortune ne les dégrasse pas. Ils gardent le physique et l'esprit de leurs grands-parents qui gardaient des moutons dans les Alpes.

Entre ces deux extrêmes, je ne vois aucun choix possible. J'attends de découvrir une perle extrêmement rare. Souvent Mme Lefavre, actuellement en France, m'avait entrepris sur le chapitre du

mariage. L'excellente dame avait la manie de vouloir marier tout le monde. Je m'étais débarrassé de ses insistances en disant que j'avais fait le vœu de me marier dans mon village, à savoir le huitième arrondissement. Mais quand je regarde toutes les nouvelles venues dans notre colonie, je me sens découragé, c'est vraiment lamentable.

Heureusement rien ne presse. Je ne suis encore que GÉRANT PAR INTÉRIM et il faut avant tout que j'assoie sérieusement ma situation. C'est question de huit mois ou un an. M. Simonin à son retour à Mexico fera avec moi l'inventaire de juin 1912 et si tout s'est bien passé, comme je l'espère, je prendrai définitivement le poste. M. Simonin contrôlera l'affaire de haut, car il s'occupera à organiser deux ou trois autres affaires.

Il vient au Mexique quantité de capitaux français, dans les banques, les mines et diverses industries. Il y a vraiment une fortune à gagner pour un ingénieur, et si par grand hasard je ne quittais jamais le service (je peux même dire maintenant la direction,) de la Société d'Affinage de Métaux, je ne quitterais pas ce pays-ci. Je suis déjà connu sur la place, et je crois que je ne manquerai jamais ici de travail bien rémunéré. Et puis à parler franchement, il me serait dur de reprendre la vie pénible et étroite de la vieille Europe. Je n'y retournerai jamais que pour de courts congés et s'il plaît à Dieu, pour y vivre de mes rentes.

Je vous embrasse tous de tout cœur. Ton frère dévoué

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Jeudi 17 août 1911

Ma chère tante,

J'ai reçu de l'hôtel Beau Rivage d'Ouchy une bonne lettre de Paul qui m'a donné des nouvelles de tous. Pendant que vous souffrez de la chaleur et de la sécheresse, nous jouissons toujours au Mexique d'une température paradisiaque. Il fait un temps doux, ni chaud, ni froid. Les rayons du soleil sont ardents, mais dès qu'on passe à l'ombre il fait frais. Chaque après-midi une bonne ondée abat la poussière et purifie l'air.

Si le climat ne laisse rien à désirer, en revanche la situation politique reste peu brillante. Le président provisoire de la Barra est un homme énergique et unanimement sympathique, mais il aura fort à faire pour supprimer le banditisme qui règne dans la moitié de la République.

Au moment où je t'écris, va se livrer une bataille sérieuse entre trois ou quatre mille hommes de troupes fédérales et les bandits de Zapata. Zapata est un vulgaire voleur, improvisé général par ses compagnons qui au nombre de plusieurs milliers ravagent l'État de Morelos. C'est à peine à 100 km de la capitale que va s'engager cette lutte suprême entre l'ordre et le désordre. Car Zapata et ses compagnons n'ont aucun programme politique. Leur seul désir est de voler des armes, des chevaux et des selles et de rançonner toutes les haciendas où il passe.

Depuis le départ de M. Simonin, je suis devenu le grand chef de la Société d'Affinage de Métaux. C'est une lourde responsabilité, surtout au milieu des événements actuels. Nos affaires restent d'ailleurs très prospères. Il y a eu quelques grèves chez nos clients, mais les conséquences sont insignifiantes. Notre production et nos bénéfices s'accroissent régulièrement. Nous sommes très contents du présent, et remplis de confiance dans l'avenir.

Je suis en train de combiner une partie de chasse pour dimanche prochain avec quelques compatriotes. On nous a promis des venados (daims) et des coyotes (loups). Mais si je pouvais seulement rapporter un lièvre et une couple de perdrix, je m'estimerais heureux. Pourtant il est de règle de toujours emporter des chevrotines et j'ai remarqué que mes compatriotes ne quittaient jamais leur revolver. C'est une bonne précaution surtout depuis un an que les chemins ne sont pas très sûrs.

Hélène m'a envoyé une jolie photographie de mes deux nièces de Norvège. Mais les nouvelles de Thérèse sont beaucoup moins brillantes et j'attends avec impatience une lettre de Baden-Baden. Quant à

Pierre, je pense qu'il ne pouvait pas souhaiter de meilleure garnison que Lyon. Il doit être content de cette nomination.

Je te prie, ma chère tante, de me rappeler au souvenir de tous et de croire à la bien vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin



Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Dimanche 27 août 1911

Ma chère tante,

Nous nous attendons à recevoir d'un moment à l'autre l'annonce de la guerre avec l'Allemagne. Cela me ferait rentrer en France beaucoup plus tôt que je ne le pensais.

La guerre me paraît si probable que je fais déjà réparer ma cantine d'officier et je me tiens prêt à tout. Ce serait tout de même bien dommage de quitter Mexico juste au moment où je viens de prendre la direction de la Société d'affinage de métaux. Nos affaires marchent d'une manière splendide, nous affinons des millions et des millions.

Une bonne partie du Mexique est en pleine anarchie, on attaque les trains, on tue, on vole, on pille, on incendie et nous autres, je ne sais pas comment nous faisons, mais tout nous réussit. Autour de nous on ne parle que de ruines et de mort et nous, nous gagnons du 75 %, sans effort.

J'ai déjeuné hier à la légation de France, déjeuner d'adieu du Baron de Vaux, chargé d'affaires.

Aujourd'hui dimanche je suis allé visiter le collège des pères Maristes français. C'est un grand bâtiment en construction qu'on inaugurerà dans quelques mois et cet après-midi j'écris à toute la famille, car je n'ai plus le temps d'écrire en semaine. Je vous embrasse tous de tout cœur.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à MM les Administrateurs

Mexico

Dimanche 3 septembre

[...] Le transport par voiture de nos barres d'argent fin, depuis notre usine jusqu'à la Monnaie, se fait deux fois par semaine à nos propres risques et périls, puisque les compagnies d'Express se refusent énergiquement à nous donner à ce moment aucun reçu et qu'elles font ce transport gratuitement.

Cet état de choses a de nombreux inconvénients :

1° Nous avons l'habitude de faire monter sur chacune des voitures un employé de confiance. Il y a, à certains jours, quatre employés qui sont ainsi obligés de quitter leur poste à l'usine et nos services s'en trouvent désorganisés.

2° L'état des rues est tellement défectueux que les voitures très lourdement chargées s'embourbent. Au cours de cette dernière saison de pluies, à deux reprises différentes, il a fallu décharger les barres d'argent en pleine rue, sortir à bras d'homme les voitures de l'ornière, puis recharger les barres.

3° En cas de vol nous ne pouvons espérer aucune indemnité.

Il est clair qu'il ne faut pas continuer ainsi. Nous allons demander à la Secrétaria de Hacienda à ce qu'un employé de la Monnaie vienne dans notre usine assister à la pesée des barres. Le problème de la sécurité de nos barres d'argent fin se trouvera ainsi résolu. Mais nous voulons faire mieux encore : au lieu de faire transporter nos barres par les voitures des Express, de notre usine à la gare, nous allons demander à ce qu'un wagon entre chaque semaine dans la cour de l'usine par notre embranchement particulier. Nous pourrons alors faire nous-mêmes le chargement direct pour Vera Cruz.

Il nous restera encore ensuite à nous occuper de la sécurité de nos barres d'or.

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Lundi 11 septembre 1911

Ma chère tante,

Je réponds en grande hâte à ta lettre du 29 août, qui m'est parvenue ce matin. Je suis écrasé de travail. Nos affaires vont toujours très bien, mais mon cerveau est soumis à une tension peu ordinaire.

Je te suis bien reconnaissant de m'avoir rapporté un cachet en pierre d'Auvergne. Le plus simple serait d'y faire graver seulement deux initiales TM. J'ai remarqué que trois initiales sont toujours assez confuses.

Je t'envoie un paquet de timbres mexicains et autres, que j'ai fait découper sur les enveloppes que nous recevons quotidiennement. Je crois que Jacques t'en demandera quelques-uns et tu pourras contenter les passions de quelques jeunes collectionneurs.

J'espère aller à la chasse pendant les fêtes du 16 septembre. Nous aurons deux jours et demi de congé. C'est une occasion rare de quitter la capitale. Mais je n'espère plus tuer ni cerfs ni loups, bien que la semaine dernière mes compagnons de chasse aient rapporté un superbe coyote (intermédiaire entre le loup et le renard). Je me contenterai de quelques modestes lièvres et perdreaux.

Nous avons toujours un temps délicieux, ni chaud, ni froid, ni trop sec, ni trop humide. Ce climat est le plus beau du monde.

À une autre fois pour une lettre plus longue, ma chère tante, je te prie de me rappeler au souvenir de tous et de croire à la bien vive affection de ton filleul.

Jean T M

Lettre de Jean TM à son directeur M.Simonin en voyage à Paris

Mexico

Dimanche 1^{er} octobre 1911

Voici six semaines que vous êtes parti, et je ne vous ai pas encore donné de mes nouvelles, mais vous me pardonnerez, car vous savez très bien que le poste que vous m'avez confié n'est pas une sinécure.

Remarquez bien que je n'ai pas cherché les difficultés. Elles sont venues d'elles-mêmes. À certains moments, il me semble que j'ai une meute après moi, et quand j'ouvre le courrier chaque matin, je me demande toujours quelle nouvelle tuile je vais recevoir sur la tête.

Je dois faire face de tous les côtés à la fois, répondant « NON » avec politesse et fermeté, et je vous assure que la politesse est difficile à garder, quand on reçoit des demandes aussi saugrenues que celle de Real del Monte, qui a trois reprises réclamait l'arbitrage pour des partidas ³ où nos contenus étaient supérieurs à ceux de la Mine.

Naturellement la majeure partie des réclamations est due à J. votre sympathique ami, mais il n'est pas seul à procurer à la Société d'Affinage de Métaux toutes les difficultés possibles.

Au reste, ne vous inquiétez pas, jusqu'à aujourd'hui j'ai tout arrangé de manière à peu près satisfaisante, et chaque jour je me sens plus de sang-froid pour résoudre les difficultés à venir. Il n'y a qu'une chose qui me préoccupe gravement pour le moment, c'est le « DIARIO » ⁴ du mois d'août.

Je me suis vu contraint et forcé de mettre B. à la porte, et son successeur R. Z patauge terriblement. Mais il est intelligent et appliqué et j'espère qu'il se formera rapidement. Je tiens d'ailleurs à vous dire qu'à l'exception de B., tout le personnel du bureau central m'a aidé très efficacement. Plus je connais nos employés, plus je les trouve honnêtes et travailleurs. Ils sont tous remplis de bonne volonté et ils ne se trompent pas trop souvent.

Les petits potins de Mexico vous intéressent-ils ? Voici le dernier, dont je vous garantis l'authenticité :

Vous savez qu'on va inaugurer EL PALACIO DE HIERRO. Les nouveaux bâtiments sont fort beaux, il y a seulement quelques détails de décoration qui me paraissent d'un goût très... Barcelonnette.

M. Jules Tron, le grand patron, se promenait hier dans les nouvelles salles avec son beau-frère, M. Michel, un des patrons du PUERTO DE LIVERPOOL, et on a entendu ce lambeau de conversation toute familiale :

« Dis donc, Jules, quand tu gardais ta chèvre, tu ne pensais pas monter un jour un palais comme ça » !.....

Nous avons fait visiter dernièrement l'usine à un des frères du Président de la République. Ce monsieur de la Barra est un fort galant homme. Comme il regardait sans enthousiasme le jardin un peu rudimentaire de Madame Payrola, nous lui avons fait observer qu'il était impossible de ne rien faire pousser dans un tel marécage, et qu'il fallait attendre le drainage du quartier promis depuis déjà longtemps.

« N'est-ce que cela ? dit M. de la Barra, dès demain on commencera les travaux ».

Le lendemain matin, à sept heures, il y avait 50 ouvriers dans la Calle del Nardo ; ils ont déjà ouvert une grande tranchée.

Lettre de Jean TM à son frère Philippe TM

Mexico

Mercredi 4 octobre 1911

Mon cher frère,

C'est avec un très grand plaisir que je recevrai ta visite au Mexique. Mes fonctions m'attachent à la ville de Mexico, mais je trouverai tout de même moyen de faire avec toi quelques courtes tournées aux environs de la capitale, en profitant des jours de congé, par exemple à Noël et au Jour de l'an ; je pourrai m'absenter deux jours et demi, et je trouverai très certainement moyen de te faire visiter un peu l'intérieur en te recommandant à des amis français.

³ Partidas : rubriques.

⁴ Diario : le quotidien, le journal de bord.

Je t'offre pour couvrir les dépenses au Mexique 300 piastres, c'est-à-dire environ 770 fr. Tes frais de nourriture et logement seront environ 200 fr. mois.

Dès que je saurai la date de ton arrivée, je te retiendrai une chambre dans ma maison, calle de Mérida numéro 2 (à côté de l'avenue de Chapultepec). Pour les repas tu les prendras avec moi chez Madame Pémoulier. Elle vit près de la cathédrale, calle de Flamenco numéro 15.

Pour le voyage il ne faut pas traverser les États-Unis en chemin de fer. C'est extrêmement pénible, très coûteux et sans intérêt. C'est un voyage qui n'a de raison d'être que pour les gens pressés, et ce n'est pas ton cas.

Ton idée de prendre le « Rochambeau » est excellente. À défaut du « Rochambeau » tu peux prendre un des bateaux de la même série, qui sont encore plus économiques.

Tâche de venir pour décembre. C'est l'époque la plus commode pour moi, car après Noël et le jour de l'an je n'aurai pas beaucoup de facilités pour quitter mes affaires.

Tu feras ici de l'équitation tant que tu en voudras, sans dépenser un sou. Prends des vêtements chauds, le Mexique a des hivers froids. Apprends quelques mots d'espagnol, tu apprendras l'anglais plus tard ; il n'est pas possible d'apprendre deux langues à la fois.

Lettre de Jean TM à son frère Philippe TM

Mexico

Dimanche 8 octobre 1911

Mon cher frère,

Voici les vêtements qu'il faut apporter pour passer quelques mois au Mexique :

Chapeau : un chapeau melon (indispensable), c'est la coiffure que l'on peut porter en tous lieux et en toutes circonstances. Une casquette (indispensable), c'est la meilleure coiffure sur mer et en chemin de fer. Un chapeau mou à grands bords.

Manteaux : apporte un de ces manteaux de voyage avec col relevable, analogue à celui que je t'ai vu il y a trois ans. J'avais le même quand je suis parti. Je l'avais acheté à la Belle Jardinière. Je relevais le col, et je pouvais aussi abaisser les manchettes. C'était moins chaud qu'un pardessus d'hiver et plus chaud que les pardessus d'été.

Prends aussi une bonne couverture de voyage (indispensable). Le caoutchouc est inutile. Très probablement tu ne verras pas une goutte de pluie au Mexique pendant quatre mois. Par prudence tu peux prendre un parapluie, car il y aura de la neige, ou tout au moins de la pluie à New York et à la Havane.

Vêtements : habit noir (indispensable). Tu ne le mettras peut-être qu'une seule fois, mais il serait ridicule de refuser une invitation à la Légation ou chez un de mes administrateurs pour faute de vêtement.

Smoking (inutile, ferait presque double emploi avec l'habit). Jaquette (indispensable). Tu la mettras pour dîner sur le bateau si tu voyages sur le Rochambeau. À Mexico tu la mettras une fois par semaine tout au plus, mais elle est rigoureusement nécessaire.

Veston demi-saison (indispensable). C'est le vêtement que tu porteras tous les jours. Il serait même prudent d'en avoir deux complets.

Il ne faut absolument rien acheter à Mexico où tout coûte trois fois plus cher qu'en Europe.

Linge : n'apporte pas trop de linge de corps. C'est un poids inutile. Je te prêterai ici tout ce qui te manquera. J'ai à peu près la même taille que toi, et je te passerai des tricotés, caleçons, chaussettes. Pour tous ces articles la toile ne me paraît pas assez chaude, c'est le coton qui serait le plus indiqué.

Chaussures : il te faut une paire de chaussures noires pour aller avec la jaquette et l'habit ; mais dans la vie ordinaire, on porte toujours des chaussures jaunes. C'est ce qui est le plus commode et le plus agréable dans ce pays de poussière continuelle. Apporte aussi une culotte pour monter à cheval, et des jambières.

Tu me parles d'un bateau de Bordeaux à New York, je ne te déconseille pas de le prendre si tu peux faire une économie sensible. La seule chose essentielle est de toujours voyager sur la meilleure classe du bateau où l'on se trouve, pour ne pas être parqué dans une partie du bateau.

Si tu prends les grands paquebots-postes, Provence, Savoie, Lorraine, il est indispensable de voyager en première classe (dans la dernière catégorie des premières classes). Sinon, tu ne feras plus un voyage d'agrément, ce sera l'enfer.

Sur les paquebots de la catégorie du Rochambeau, tu seras parfaitement bien en seconde classe, spécialement en hiver, et en retenant ta cabine à l'avance. Tu feras à très bon marché un véritable voyage de luxe. À mon avis c'est l'idéal, et je te conseille vivement le départ du 11 novembre du Rochambeau.

Le voyage sur un bateau qui ne contient que des troisièmes classes est également possible. Mais cela doit manquer de confort, salle de bain, etc. Tu cours le risque d'arriver très fatigué à New York, et n'oublie pas que tu ne seras là qu'au milieu de ton trajet, dans un pays de langue inconnue, où la vie coûte épouvantablement cher.

En outre si tu voyages sur un bateau trop économique, il faut bien t'attendre à ce qu'il fasse aussi des économies sur son charbon. Tu cours le risque d'arriver avec deux jours de retard à New York. Tu n'auras pas le temps de prendre le premier bateau de la Ward Line, et tu resteras dans la capitale américaine sans beaucoup d'argent dans ton porte-monnaie, attendant le prochain départ d'un bateau pour Veracruz. Ce sont des risques qu'il ne faut pas courir.

Je me rappellerai toujours l'arrivée à Mexico du jeune Laforgue. Il était venu par chemin de fer, mais il avait mal fait ses comptes, ou plus probablement il n'en avait pas fait du tout. Il est venu s'échouer à Mexico à moitié mort, il avait passé je ne sais combien de nuits sur des banquettes de troisième classe en compagnie de voyageurs mal odorants et je crois qu'il n'avait pas mangé ni bu à sa suffisance. Ce n'est pourtant pas un sot, et il avait sur toi le grand avantage de parler anglais et espagnol.

Je te donnerai aussi quelques conseils qui te paraîtront peut-être enfantins, et que pourtant il faut toujours rappeler.

Pour prendre ton train, il faut arriver au moins une demi-heure à l'avance. J'ai failli manquer à New York le train pour Philadelphie, j'étais arrivé 20 minutes d'avance à la gare, mais je ne soupçonnais pas qu'entre le guichet aux billets et le wagon il y avait un bras de mer à passer en bateau bac, j'étais encombré de colis de mains et c'est tout juste si je ne suis pas resté sur le quai.

De même pour les départs de paquebots, il est prudent de t'embarquer une demi-journée à l'avance. Les paquebots ne partent pas à heures fixes. Ils partent quand ils sont prêts. Cela dépend de la marée, des colis, de la femme du capitaine, etc.. Quant à l'heure indiquée dans l'horaire, et aux besoins des voyageurs, ce sont des quantités négligeables, tout au moins des quantités négligées.

Une autre recommandation utile c'est le « BEWARE OF PICKPOCKETS ». Le nombre des gens qui se font voler au cours de leur voyage, ou peu de temps après leur arrivée, est vraiment fabuleux. Voici des exemples tout récents pris dans mon propre personnel :

- Nicard s'est fait voler une valise en arrivant à la gare.
- Briol s'est fait voler une jolie épingle de cravate en montant en tramway.
- Lambert s'est fait voler son portefeuille et pas mal d'argent dedans, sans savoir comment.
- Père, le dernier arrivé, s'est fait enlever sa malle à la douane de Veracruz.

J'en passe et des meilleurs !!!.....

Remarque bien qu'il ne s'agit pas d'imbéciles, mais de gens comme toi et moi, qui ont simplement péché par imprudence et excès de confiance. Tu ne prendras jamais trop de précautions.

L'habitude sur les bateaux est de faire rapidement connaissance. Le second jour on est ami. Ces liaisons rapides sont une bonne chose. Tu ne peux pas rester huit jours sur un bateau sans causer avec tes voisins. Il faut seulement se bien rendre compte que ces amitiés sont factices et passagères. Dès que tu auras débarqué, tu redeviendras un inconnu. Les gens, à côté de qui tu auras mangé tous les jours, ne te reconnaîtront pas dans la rue. S'ils te reconnaissent, ils ne se donneront pas la peine de te saluer. Cela est spécialement vrai des Américains.

Comme nous ne pouvons pas avoir la prétention de les changer, il faut les prendre comme ils sont. Le monde qui fréquente les Transatlantiques est un monde très mêlé. En général il est moins chic que celui du roman d'Abel Hermant. Il y a un nombre phénoménal d'aventuriers. Il y a également des aventurières. Je vois encore ce très gentil parisien, tout récemment arrivé à Mexico, qui me disait avoir fait une charmante traversée, trop charmante traversée... quinze jours plus tard, j'allais le voir à l'hôpital français, il était sérieusement pincé, et le 606 n'était pas encore inventé.

Tu viens à Mexico pour trop peu de temps pour qu'il me soit facile de te trouver une occupation. Je ne suis pas sûr de trouver quelque part un poste de volontaire. Par conséquent il faudra t'occuper, et l'équitation sur le dos d'Hector me paraît déjà un excellent passe-temps. Je n'ai jamais fait de tennis ici, mais je pourrais trouver des amis qui se livrent à ce sport, et je crois que sans difficulté je t'introduirai dans un club de tennis. Tu ne serais que de passage, mais ce serait comme tous les autres.

Je m'occupe aujourd'hui même de te trouver un poste de volontaire dans une usine électrique. Mais ce sera difficile.

En tout cas, je te ferai visiter ici tout ce que tu voudras comme usines et industries, au point de vue technique tu dois faire un voyage très instructif. Seulement il faudra prendre des notes et ne pas te contenter de regarder.

Le principal intérêt de ton voyage, à mon idée, est le suivant : te faire connaître. Bien que j'aie ici fort peu de relations, je m'arrangerai pour te présenter peu à peu à toutes les personnes intéressantes, c'est-à-dire aux 25 Français, chefs de banque ou d'industrie, qui sont la tête de notre colonie.

Ils te recevront tous aimablement, d'abord parce que tu seras mon frère, et ensuite parce que ne demandant rien pour le moment, tu ne les gêneras pas. J'annonce dès maintenant que mon frère, élève à l'École Polytechnique de Zurich, vient me voir, dans le but de connaître le Mexique.

Tu feras une rapide connaissance des personnes, des choses et des lieux, en même temps on apprendra qui tu es, que tu te tiens bien, que tu es instruit et sérieux.

Aussitôt ton service militaire fini, au moment où tu chercheras une situation, je me trouverai probablement en position pour t'aider d'une façon très efficace.

Je sais très bien que par nos relations familiales, en particulier par nos trois beaux-frères, que je considère vraiment comme des frères, tu pourras trouver une situation en France ou en Europe. Mais, à moins d'un cas spécial, je ne te conseille pas de chercher dans cette voie. Ce n'est pas une bonne manière d'entrer dans l'industrie, que d'y entrer comme beau-frère de quelqu'un, ou comme futur mari de quelqu'une ! Et c'est nécessairement ce qui arrivera dans la vieille Europe où il y a pléthore d'excellents ingénieurs. Au contraire, au Mexique on manque terriblement de gens capables, instruits et honnêtes.

Mon rôle sera simplement celui d'un agent de renseignements. Si tu trouves ici une situation, tu le devras à toi-même et non pas à moi. Les choses seront grandement facilitées par ce voyage de quelques mois fait trois ans à l'avance. Je crois que si tu prends 1500 francs sur ton capital pour faire ce voyage, ce sera de l'argent très bien et très utilement placé.

Je te parlais tout à l'heure de l'égoïsme américain, puisque j'habite l'Amérique je deviens un peu Américain et égoïste. Je considère que les 300 piastres que je t'offre pour ton séjour à Mexico sont un excellent placement. Les bénéfices d'une affaire industrielle ou minière sont toujours limités, et je considère que les possibilités d'un jeune homme énergique sont illimitées. En France tu as neuf chances sur dix de faire toute ta carrière d'ingénieur en sous-ordre, indépendamment de toutes les qualités dont tu pourras faire preuve. Au Mexique, au contraire, tu as une chance sur deux de réussir au plus large sens du mot.

Tu auras de toute façon un début modeste et difficile, mais il sera moins rude si tu as fait ici un séjour préalable, et si, comme je l'espère, je suis encore là en bonne situation. Je le vois très bien pour un ou deux de mes amis, la présence d'un frère aîné leur a enlevé les plus grosses pierres du chemin. Dans ces pays neufs, la lutte pour la vie est d'une âpreté terrible. Dans les moments inévitables de crise, de maladie, de gêne, il est précieux d'avoir une personne sûre près de soi.

Je te dis que la lutte pour la vie est dure au Mexique, je la crois plus acharnée qu'en Europe, si je te conseille de venir ici, c'est qu'en cas de victoire tu peux et dois arriver à la fortune, ou tout au moins à une large aisance te permettant d'élever une famille, tandis qu'en France même avec des efforts surhumains tu n'arriveras jamais à sortir de la gêne.

Voilà, mon cher frère, les raisons utilitaires pour lesquelles je te conseille de venir me voir. Je les crois bonnes et tu pourras les communiquer à toutes les personnes sérieuses, parents ou amis, qui s'étonneraient de te voir entreprendre un aussi coûteux voyage.

J'ai aussi un motif moins matériel pour t'attirer ici. Ce sera pour moi une véritable joie de revoir après plus de deux ans d'absence, un de mes frères. Depuis que je vous ai quittés, je comprends chaque jour davantage que les affections familiales sont une des meilleures bases de la vie humaine. Beaucoup de Français de Mexico sont brouillés avec leur famille (c'est généralement pour ce motif qu'ils sont ici). Ceux qui ne sont pas brouillés sont souvent oubliés ou oubliés de leurs liens familiaux, et quand ce ressort-là est cassé, je remarque que toute la machine se détraque.

Lettre de Jean TM à son frère Philippe TM

Jeudi 12 octobre 1911

Le voyage sur le Rochambeau en novembre sera probablement très médiocre sous le rapport de la qualité des passagers. Il y a, paraît-il, en hiver et dans le sens Havre–New-York, un flot d'émigrants assez aisés pour prendre les secondes classes, mais laissant fort à désirer au point de vue distinction. Les choses ont même atteint quelquefois un tel point que la Compagnie a pensé à leur fermer la porte des salons, parce qu'ils salissaient tout.

Tu me parlais de pantalon blanc. On n'en porte jamais à Mexico, sauf pour jouer au tennis. À propos de tennis, je viens de recevoir une invitation à l'inauguration du Tennis-court de mon camarade et

ami M. Émile Pinson, un des principaux membres de la colonie française, administrateur et directeur de très importantes compagnies industrielles et financières.

Bien que je n'aie jamais joué au tennis depuis trois ou quatre ans, j'ai bravement acheté une raquette et des souliers plats, et je vais me lancer dans l'arène.

Mexico est un pays froid. Par conséquent, on ne porte jamais de vêtements clairs. Pendant toute la saison sèche, d'octobre à avril, on ne porte jamais non plus de chapeau de paille. Ne crois pas du tout venir au Mexique en pays chaud. Il gèle souvent la nuit. Les matinées et soirées sont glaciales. Je viens tous les matins à mon bureau avec un pardessus. Je le reprends tous les soirs pour aller dîner. C'est seulement à une heure de l'après-midi, pour aller déjeuner, que je laisse mon pardessus au bureau.

Les après-midis sont très doux. C'est un climat printanier. Le ciel est délicieusement bleu, l'air est d'une pureté remarquable. Les nouveaux venus charmés de cette atmosphère paradisiaque s'y laissent toujours prendre plus ou moins. Ils négligent de se couvrir, et quand vient le coucher du soleil, et le froid brusque, ils sont pincés. C'est un rhume ou une bronchite, ou une pneumonie, ou la mort. Je n'ai jamais vu la statistique, mais j'ai entendu dire et je crois volontiers que la majorité des étrangers meurent au Mexique de refroidissement. Il est d'ailleurs juste d'ajouter que la presque totalité des individus a un état sanitaire déplorable. Plus de 80 % sont rongés par les maladies vénériennes.

Je n'ai jamais vu quelque chose de plus misérable au point de vue SANTÉ que la ville de Mexico. Avec Calcutta, c'est Mexico qui détient le record de la mortalité. Mais c'est la faute des habitants (Mexicains et étrangers), beaucoup plus que la faute de la ville ou du climat. La population est ici très dégénérée. Si tu veux voir la belle race mexicaine, il faudra aller à Guadalajara. J'ai déjà une invitation pour toi dans cette ville qui devrait être la capitale de la République.

Les seules précautions à prendre sont d'avoir toujours son pardessus le soir, et de se faire vacciner. La vaccine se donne ici de bras à bras. Elle réussit toutes les fois, contrairement à la vaccine de France, qui vient d'une génisse, et rate neuf fois sur dix. Rien qu'en se promenant dans la rue, on est étonné du nombre de gens qui ont le visage marqué de la petite vérole. Il y a des personnes entièrement défigurées. La petite vérole est originaire du Mexique. C'est un des produits du pays, comme le dindon, etc.

Une des autres maladies assez fréquentes est le typhus. C'est la maladie de la classe pauvre et misérable. Une alimentation ordinaire et la propreté sont les meilleurs préservatifs. Le typhus et la fièvre typhoïde ne se déclarent, quatre-vingt-dix fois sur cent, que sur des individus très affaiblis physiquement et moralement. Il est probable que pendant ton séjour, comme chaque hiver, il y aura une épidémie de typhus. Mais il n'y a pas à s'inquiéter de cela. Tu as autant de chance d'attraper le typhus à Mexico, qu'un jeune Mexicain de passage à Paris a de la chance d'attraper la typhoïde en mangeant des huîtres.

Puisque je passe en revue les dangers du Mexique, il faut que je te cite aussi les troubles et les guerres civiles, etc.

La probabilité que ton train soit attaqué, ou que tu reçoives des coups de feu dans les rues, est une probabilité égale à celle que tu as d'être écrasé dans les rues de Paris par une automobile.

Il est certain que beaucoup de représentants de commerce ont diminué cette année leurs voyages au Mexique à cause de la Révolution. Mais ce n'est pas par crainte pour leur personne, c'est par suite du ralentissement dans les affaires. Tu n'as absolument rien à craindre pour ta peau. N'apporte aucune arme. Je te serai seulement reconnaissant de m'apporter mon fusil de chasse. Nous nous en servons pour tirer les canards qui abondent sur le lac de Texcoco. J'ai déjà en vue une série de très belles promenades pour les dimanches et les jours de congés. Ce sera pour moi une bonne occasion de revoir ou de découvrir tous les environs de Mexico.

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Samedi 14 octobre 1911

Ma chère tante,

Voici plus d'un mois que je ne t'ai pas donné de mes nouvelles. Je suis vraiment écrasé de travail. Je suis obligé de faire face de tous les côtés à la fois. Toutes les difficultés s'arrangent d'ailleurs d'une manière assez satisfaisante, et jusqu'à ce jour la Société d'Affinage ne périclité pas sous ma gérance. Je crois même que ce mois d'octobre sera particulièrement bon.

La saison des pluies se termine. Nous allons recommencer nos chasses au Renard. Demain matin dimanche nous faisons notre première sortie. Hector est en bonne forme et j'espère que nous ferons une figure honorable parmi les cavaliers du Club International qui nous ont invités pour demain.

J'ai invité Philippe à venir me voir. Ce serait pour lui un voyage très instructif et ce serait fort agréable à la fois pour lui et pour moi. C'est une assez forte dépense, mais son voyage ne serait pas inutile. Je lui ferai faire connaissance avec un bon nombre de chefs d'industrie et quand il cherchera une situation dans trois ans, on ne l'aura pas oublié ici.

J'ai reçu une bonne lettre de tante Gallicher, et j'ai toujours quelques autres fidèles correspondants qui me donnent des nouvelles régulières de France.

Mme Lefaivre, femme du ministre de France, vient de revenir à Mexico. C'est la plus aimable maîtresse de maison de toute notre colonie et nous allons peut-être avoir quelques occasions de remettre notre habit noir.

Je te prie ma chère tante, de me rappeler au souvenir de tous, et de croire à la bien vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin.

Lettre de Jean TM à son frère PhilippeTM

Lundi 23 octobre

Les journaux de ce matin nous donnent des nouvelles déplorables. Trois mille bandits commandés par Zapata ont pillé et incendié des villages à la porte de Mexico. Des tours de la cathédrale, on pouvait voir la fumée.

Le gouvernement fait preuve d'une faiblesse incompréhensible. Si ces renseignements te parviennent en France avant ton départ, que cela ne te trouble pas. Viens tout de même. Quand bien même on annoncerait que la ville de Mexico a été mise à feu et à sang, ne change pas pour cela tes projets de voyage. Il y aura beaucoup d'exagération. Je ne conseillerais pas un voyage d'agrément au Mexique pour le moment à un pensionnat de jeunes filles. Mais un jeune homme comme toi ne doit pas s'arrêter à des considérations de ce genre ; seulement, mets dans le fond de ta malle mon revolver d'ordonnance avec son étui (j'ai emporté les courroies).

Une recommandation pour le voyage en mer. Il ne faut pas avoir le mal de mer. D'abord c'est ridicule, et ensuite c'est démoralisant. Il suffit de prendre quelques précautions. Le mal de mer commence presque toujours par le frisson. Les gens ont froid et c'est ce qui trouble leur digestion. Il faut donc être très bien couvert sur le paquebot et rester du côté du soleil quand il y en a. Il faut respirer largement à pleins poumons l'air et le vent qui balayent le pont, et ne pas rester enfermé dans une cabine étroite (si bien aérée qu'elle puisse être).

Si tu sens quelque malaise, il faut t'étendre, et respirer à pleins poumons. J'ai remarqué que les personnes habituées au voyage en mer et d'estomac faible suivent toutes la même tactique. Dès le premier jour, elles louent un fauteuil bas, c'est presque une chaise longue, que les marins placent sur le pont dans un endroit ensoleillé et abrité du vent. Le voyageur s'enveloppe hermétiquement dans un

pardessus, renforcé d'une couverture ou de deux. Chaudement enveloppé, il attend les événements en parcourant un des livres de la bibliothèque du bord.

Les mouvements du bateau et la trépidation fatiguent assez le cerveau pour rendre tout effort intellectuel pénible. Pendant la traversée, il n'y a qu'à te laisser vivre. C'est une vie de farniente très reposant.

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Toussaint 1911

Ma chère tante,

Je m'excuse d'espacer tant mes lettres, mais j'ai de plus en plus de travail et de moins en moins de minutes libres pour faire ma correspondance.

Nous recevons maintenant régulièrement deux tonnes d'argent doré par jour. C'est une production formidable qui prouve bien que les désordres politiques persistants ne gênent pas la vie économique du Mexique.

La situation de la République est grave et le banditisme fait des ravages sérieux jusqu'aux portes des grandes villes comme Puebla et Mexico. Mais ne crois pas que nous vivions dans la terreur et l'appréhension du lendemain. Notre colonie est très gaie.

4 novembre : Bal au cercle français

12 novembre : Comédie à la Légation

19 novembre : Chasse à courre (on ne s'éloignera pas trop de la capitale à cause des voleurs de grand chemin)

25 novembre : Conférence à l'alliance française

Je ne parle pas des parties de tennis, de la chasse aux canards, très agréable passe-temps pour le dimanche ni les déjeuners et dîners en ville.

Malgré les préoccupations quotidiennes de nos affaires, nous menons très joyeuse vie et un observateur superficiel ne se douterait pas que nous sommes sur un volcan.

S'il y a quelques parents ou quelques amis qui s'inquiètent sur mon sort, il faut les rassurer. Nous affrontons bravement et sans grand péril les guerres civiles, les révolutions et le banditisme. J'ai même invité Philippe à venir me voir cet hiver et j'espère qu'il pourra faire ce beau et utile voyage.

Rappelle-moi au souvenir de tous, ma chère tante, et crois la bien vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM

Mexico

Mercredi 14 novembre

La situation politique a rarement été aussi mauvaise. Francisco I. Madero, le nouveau président, est fort embarrassé de ses anciens partisans. Quelques-uns, vraiment désintéressés, comme Pascal Orozco, sont retournés dans leur hacienda, sans rien demander et sans rien accepter. D'autres comme Eduardo Hay, ont été nommés dans de bons postes, avec l'approbation générale ; ce sont des hommes capables et honnêtes, et l'opinion publique les voit avec plaisir occuper des situations importantes, que l'ancien régime réservait généralement à des octogénaires amis de Porfirio Diaz.

Mais au cours de la Révolution, une quantité de flibustiers et de voleurs de grand chemin ont pris les armes, soi-disant pour la cause madériste et en réalité pour piller. Ceux-là tiennent toujours la campagne. Il semble même que leur nombre augmente chaque jour. La cause a triomphé, mais ils s'en

fichent pas mal. Ils continuent à voler, à incendier, à piller et à assassiner comme auparavant. Déjà trois fois on a licencié les troupes du chef de bandits, Zapata ; on a donné une bonne gratification à chaque homme en échange d'un vieux fusil rouillé et d'une haridelle. Naturellement les gaillards gardaient soigneusement leurs Mausers et leurs meilleurs chevaux. Ils se sont saoulés consciencieusement avec l'argent du gouvernement et trois jours plus tard, ils recommençaient de plus belle à ravager la campagne. Leur chef, Emiliano Zapata, a eu le culot de demander le poste de gouverneur de l'État du Morelos, comme condition pour poser les armes.

Il s'agit d'un repris de justice, qui a passé une bonne partie de son existence dans les prisons fédérales. Dans les six derniers mois, il s'est rendu coupable de meurtres, de vols et viols, de plusieurs incendies et de massacres innommables comme ceux de Cuautla, où il a fait égorger au couteau les blessés, puis arroser de pétrole et brûler. Cela se passait dans un hôtel tenu par une Française, et son gendre me l'a raconté.

L'opinion publique, si l'on peut dire qu'il y a une opinion publique au Mexique, réclame la tête de Zapata. Mais les troupes fédérales, lassées et dégoûtées, ne semblent pas prendre à cœur cette lutte pourtant indispensable, et l'Attila du Sud continue ses méfaits dans la plus parfaite impunité. Il semble qu'il n'y ait dans ce malheureux pays ni loi, ni gendarmerie, ni gouvernement. Tout le monde s'en moque.

« Pourvu que mon magasin à moi ne soit pas pillé et que ma femme ne soit pas insultée, tout va bien ! Peu m'importe que la maison du voisin soit incendiée, et que l'on porte sa fille à l'hôpital, vilainement outragée et à moitié morte ! »

Voilà où nous en sommes dans un pays qui se prétend civilisé, et qui a donné au monde l'illusion qu'il l'était réellement, pendant les fêtes du Centenaire de septembre 1910.

Je dois d'ailleurs reconnaître que la ville de Mexico est parfaitement calme. La sécurité des étrangers n'est nullement menacée. Seulement on ne peut même plus aller se promener à Cuernavaca. C'est absolument comme si de Paris on n'osait pas aller à Versailles. Et ne crois pas que j'exagère les choses : hier on s'est battu aux portes de Cuernavaca, les fédéraux ont eu l'avantage et ont tué 50 zapatistes ; les autres qui connaissent parfaitement le pays et qui sont très rapides dans leurs mouvements ont réussi à s'échapper.

Dans l'hypothèse la plus optimiste, il faudra encore de longs mois avant la pacification de la République, à moins qu'une catastrophe ne vienne remettre tout en question. Il suffirait de la mort du président Madero ou d'une contre-révolution fort possible, et nous resterions indéfiniment dans l'anarchie.

À la Société d'Affinage nous n'avons d'ailleurs pas le droit de nous plaindre, les envois de barres arrivent toujours très régulièrement, et le mois d'octobre a été le meilleur que nous ayons fait depuis la fondation de notre Société. Grâce aux troubles de Chine, l'argent vient de voir une hausse inespérée. En un seul jour, l'argent a monté de une piastre par kilo, c'est-à-dire de 3 % de sa valeur habituelle. C'est une aubaine excellente pour tout le Mexique, et indirectement cela devrait nous profiter. J'ai dit devrait nous profiter, car je crois que mes patrons ont vendu à terme au lieu de vendre au comptant, et la production de l'usine ayant ralenti par suite de nombreux travaux, ils se sont peut-être bien fait pincer.

Nous avons eu un commencement d'incendie à l'usine la semaine dernière. Nous en avons été quittes pour la peur. J'étais justement là quand le feu s'est déclaré. J'ai vu le moment où le feu courant sur les dalles inondées de pétrole allait gagner la salle d'Électrolyse voisine de la fonderie, et tout flambait d'un seul coup.

Heureusement les extincteurs à acide carbonique ont très bien fonctionné et tout s'est éteint comme par enchantement. Les dégâts insignifiants m'ont été remboursés aujourd'hui par la Compagnie d'Assurances.

Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM

Dimanche 19 novembre 1911

Hier, il y a encore eu un tremblement de terre à une heure du matin. J'ai enfilé vivement mes vêtements et je suis allé prendre le frais dans l'avenue de Chapultepec, assez large pour qu'on n'ait pas à craindre la chute des murs. Cela a duré une minute, et il n'y a pas eu d'accident. J'ai déjà senti cinq ou six tremblements de terre, mais c'est un phénomène auquel je ne m'habitue pas.

Samedi 2 décembre 1911

Demain dimanche 3 décembre notre Club Hippique français offre une chasse au Renard aux autres Clubs Hippiques de la ville. Nous avons invité tout ce qu'il y a de chic ici. Je remplis les hautes fonctions de Maître de Chasse. Et j'avoue que je suis plus inquiet que fier de ce poste glorieux.

J'ai déjà fait plus de quatre fois le parcours de la chasse, une douzaine de kilomètres semés de quelques murs, barrières, haies, rivières, ravins, etc.

Il y a un peu de tout. Le passage le plus intéressant sera la sortie de l'hacienda de Don José Escandon. Nous franchirons un ruisseau de boue et d'eau, une sanja comme on dit ici. C'est trop large et les rives sont trop abruptes pour qu'on puisse sauter. C'est une clôture très fréquente au Mexique et absolument infranchissable au bétail.

Nous avons trouvé un gué, si l'on peut appeler cela un gué. Je l'ai déjà passé six fois pour bien habituer mon cheval. L'eau lui arrive à la sangle et le malheureux Hector patauge terriblement dans la boue, mais l'on passe tout de même, et l'endroit n'est pas à proprement parler dangereux.

Ce qui est plus sérieux ce sont les passages de ravins. Il y en aura plusieurs. Le plus difficile a environ 6 m de profondeur. C'est le lit d'un ruisseau presque à sec en cette saison. Les rives sont tellement à pic que l'on ne peut pas monter tout droit. Il faut zigzaguer. Si un cheval hésite et que le suivant monte trop vite, les deux hommes et les deux chevaux ont des chances sérieuses de se casser quelque chose.

Bien que j'aie pris toutes les précautions pour éviter les accidents, et que j'aie mis réellement tous les atouts de mon côté, j'ai tout de même un peu d'appréhension, et je ne serai vraiment tranquille qu'en arrivant sur le terrain de los Anzures où nous attend un lunch réconfortant.

Devant moi j'aurai le Renard, un jeune français né à Mexico, gagnant de nombreux prix déjà, pas timide, et qui je crois marchera vite. Tout de suite derrière moi, Maître de Chasse, viendront nos invités ; je compte sur une vingtaine d'habits rouges des Clubs hippiques allemand et international. Il y a là d'excellents cavaliers et des chevaux superbes. Plusieurs ont couru en plat et en steeple. Heureusement nos obstacles sont à notre portée à nous. Je ne les ai pas choisis pour des chevaux de pur-sang, mais pour nos petits chevaux du pays. Et aux passages de ruisseaux et de ravins, les chevaux mexicains qui sont dans leur élément naturel reprennent l'avantage.

Notre modeste Club Hippique français ne mettra pas en ligne plus de six cavaliers en habit bleu. Et parmi ceux-là un seul est assez bon cavalier pour remplacer le Renard ou le Maître de Chasse en cas d'accident.

À propos de politique, j'ai représenté la Société d'Affinage de Métaux au grand banquet offert à Madero (Président de la République) mercredi dernier. CINQUANTE PIASTRES par tête, c'est-à-dire CENT VINGT-HUIT FRANCS CINQUANTE CENTIMES au cours du jour, parfaitement 128,50, et n'oublie pas que nous sommes dans un pays où une partie de la population crève de faim. Jamais dans la vieille Europe on n'oserait un tel luxe avec un tel mépris des pauvres. Dans ces peuples neufs, on rencontre des défauts inconnus chez nous. Ils ont aussi leurs mérites.

Nous avons encore eu deux tremblements de terre hier. Le premier a été insignifiant vers quatre heures. Mais le second vers neuf heures a été sérieux. Je dînais au cercle français avec le représentant de la maison Antonin Weiller, à qui je tâche de faire conclure une bonne affaire. Tout d'un coup j'ai senti un malaise comme un étourdissement. Je croyais que c'était moi qui n'étais pas d'aplomb, mais pas du tout, c'était la terre tout entière qui perdait son équilibre.

Le grand lustre se balançait d'une manière inquiétante. Cela dura près d'une minute. En ville toutes les horloges se sont arrêtées à neuf heures dix minutes. Comme le cercle est de très forte construction à poutres de fer, nous ne nous sommes pas dérangés et nous avons continué à dîner comme si de rien n'était.

J'attends Philippe ici à la fin de la semaine prochaine. Il me semble d'après sa correspondance que le Benjamin a un peu souffert du mal de mer les deux premiers jours. J'ai eu le plaisir de voir déjà un de ses compagnons de voyage qui m'a dit que notre frère était en bonne santé.

J'ai déjà une chambre retenue pour lui dans ma maison et une place à la table de ma pension où il retrouvera une bonne cuisine française.

Je crois qu'il fera ici un séjour très agréable et très utile. J'ai déjà pour lui plusieurs invitations très intéressantes. Je pense qu'avant la fin du mois de décembre il pourra aller passer quelques jours chez mes principaux clients, la mine de Dos Estrellas, c'est la mine la plus riche du monde et on la citait, il y a encore quelques années, comme possédant un matériel ultra moderne.

Samedi 2 décembre 1911

À parler franchement, l'élevage du cheval de pur-sang est impossible au Mexique dans les conditions actuelles de l'agriculture. L'avoine est inconnue. On nourrit les chevaux avec de l'orge, du maïs et surtout de la paille, ce qui donne aux animaux un ventre énorme ; il n'existe pas ici de prairies comparables à celles de France ; les chevaux en liberté sont abandonnés dans des déserts de pierres où ils trouvent difficilement de quoi se nourrir, ou bien ils vivent dans des marécages dans lesquels ils enfoncent jusqu'au poitrail.

Monsieur J. Simonin vous a peut-être parlé des courses de chevaux qui ont lieu à l'hippodrome de la Condesa, mais il faut bien se rendre compte que ces courses sont artificielles. Des trains spéciaux amènent les chevaux de pur-sang des États-Unis, on les fait courir, puis on les renvoie aux États-Unis en wagons capitonnés. C'est exactement ce qui s'est passé pour 100 chevaux de course il y a à cinq semaines, lors du Derby. On n'a même pas eu l'idée de garder les chevaux six mois au Mexique en attendant la prochaine saison de courses.

Quelques riches propriétaires qui possèdent des haciendas particulièrement bien cultivées essaient d'élever des chevaux de pur-sang. Mais c'est un luxe et une curiosité. Rien de plus. C'est comme si vous, propriétaire nivernais, vous cherchiez à élever des taureaux de course dans des domaines où la race bovine a toujours été destinée au labour et à la boucherie. Cela peut réussir par miracle, mais c'est un tour de force qui ne vaut pas la peine d'être essayé.

Les membres des quatre ou cinq clubs hippiques de Mexico montent des chevaux croisés qui correspondent aux chevaux de dragons ou d'artillerie de l'armée française. Quelques-uns montent des PUR-SANG importés, mais leur monture, à cause de l'altitude et du manque de soins, sont constamment malades, tandis que les chevaux croisés (mexicain et américain) sont très résistants.

Il est possible que dans un siècle vos ouvrages intéressent les éleveurs mexicains qui posséderont alors des domaines cultivés à l'européenne, mais actuellement ils ne sont pas à la hauteur. On ne s'improvise pas éleveur.

Franchement le Mexique n'est pas encore mûr pour l'INBREEDING et l'OUT-CROSSING.

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Lundi 11 décembre 1911

Ma chère tante,

Philippe est arrivé samedi soir à Mexico très content de son voyage, mais un peu las. Dimanche dans l'après-midi il a fait la sieste et aujourd'hui, se sentant plus vaillant, il a commencé à visiter la capitale.

J'ai été extrêmement touché du paquet venu de la rue Lincoln. Immédiatement j'ai placé ta photographie sur la table de ma chambre à coucher, le sceau sur mon bureau et l'épingle de cravate à ma cravate. Le cadre de la photographie est tout à fait gracieux et j'ai trouvé ma marraine très ressemblante.

Pour le cachet je commençais à sentir le besoin de cet objet, car je ne pouvais pas sceller mes lettres particulières avec le cachet de la S.A.M.

Quant à l'épingle de cravate elle me paraît doublement précieuse du point de vue familial et comme bijou.

J'ai beaucoup beaucoup de travail, fort heureusement je vais avoir quelques congés qui vont me permettre de promener Philippe. Le 12 décembre est une grande fête. Nous irons à Guadalupe. Pour la Noël, nous irons à Cuernavaca (si les bandits ne coupent pas le chemin de fer).

Entre Noël et le jour de l'an un ami emmènera Philippe à Necaxa, un très joli petit voyage, et un autre doit lui faire visiter Dos Estrellas. Le Benjamin ne va pas s'ennuyer.

Adieu ma chère tante et encore une fois merci pour tes aimables cadeaux. Ton filleul dévoué.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Société d'affinage de métaux
Apartado 1227
Mexico D.F.
Mexique via New York

Mardi 19 décembre 1911

Ma chère tante,

Je t'envoie tous mes vœux de bonheur et de bonne santé pour la nouvelle année. J'espère, quoique je n'en sois pas encore bien sûr, vous revoir tous cette année.

Ce serait pour moi une grande joie que de retourner en France pour quelques mois, et mon plus grand désir serait de revenir ensuite au Mexique avec une gentille jeune femme, qui n'aurait pas trop peur des révolutions et des tremblements de terre.

Nos affaires sont toujours prospères. Nous avons exactement quadruplé depuis trois ans et je pense que nos progrès ne sont pas finis. Je suis encore grand chef pour deux mois et s'il ne vient pas d'accroc imprévu, ma période de gérance aura été assez bonne dans l'ensemble.

Je viens d'être nommé trésorier de l'Alliance française à Mexico, j'étais déjà trésorier du Club hippique français.

Philippe paraît très content de son séjour à Mexico. Il visite des industries, des mines et je le présente à beaucoup de personnes qui pourront plus tard lui être utiles.

Je te prie, ma chère tante, de me rappeler au souvenir de tous et de croire à la vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à Monsieur X

Mexico

Mercredi 20 décembre

C'est le gâchis. On pille, on viole et on tue à 25 km de Mexico et les criminels restent impunis. Pendant ce temps la capitale est en fête, nous banquetons, nous dansons, nous jouons la comédie. Samedi soir, au Cercle français, il y a eu un bal splendide : 200 soldats faisaient la haie. On aurait rudement mieux fait de les envoyer contre les zapatistes.

Comment les choses s'arrangeront-elles ? Personne ne peut le prévoir. Pour les vacances de Noël, on n'osera même pas aller à Cuernavaca, car la ligne est infestée de brigands, ni à Popo-Park, qui a été attaqué pour la seconde fois.

Comme vous êtes un des plus fidèles membres du Club Hippique français, je me fais un plaisir de vous envoyer une photo prise à notre dernière chasse au Renard.

En tête, au fond de la Barranca, passe Laborde, le Renard, sur un cheval blanc. Ensuite vous me reconnaissez, dévalant la pente. Je remplissais les fonctions de Maître de Chasse.

Après moi viennent Mayousse, Cornillon, Casaubon, etc. Il y avait en tout 80 cavaliers ou amazones à cette chasse. Ça a été une belle journée et grâce à Dieu personne ne s'est cassé la figure.

Savez-vous que les tremblements de terre commencent à nous inquiéter ? Ils sont de plus en plus fréquents. Nous en avons eu jusqu'à cinq le même jour. Les accidents sont moins graves qu'au 7 juin, mais assez sérieux pourtant. Le mur qui sépare votre cabinet du bureau du Boléo est fendu et la fente grandit à chaque secousse.

J'ai le plaisir d'avoir auprès de moi mon frère Philippe, qui en congé jusqu'au mois d'avril prochain, est venu passer à Mexico trois mois. Cette semaine il visite la mine de Dos Estrellas avec M. de Font-Réaulx. La semaine prochaine il visitera Necaxa. Il est heureux de découvrir le Mexique, et moi plus heureux encore que lui, en sentant un des membres de ma famille près de moi.